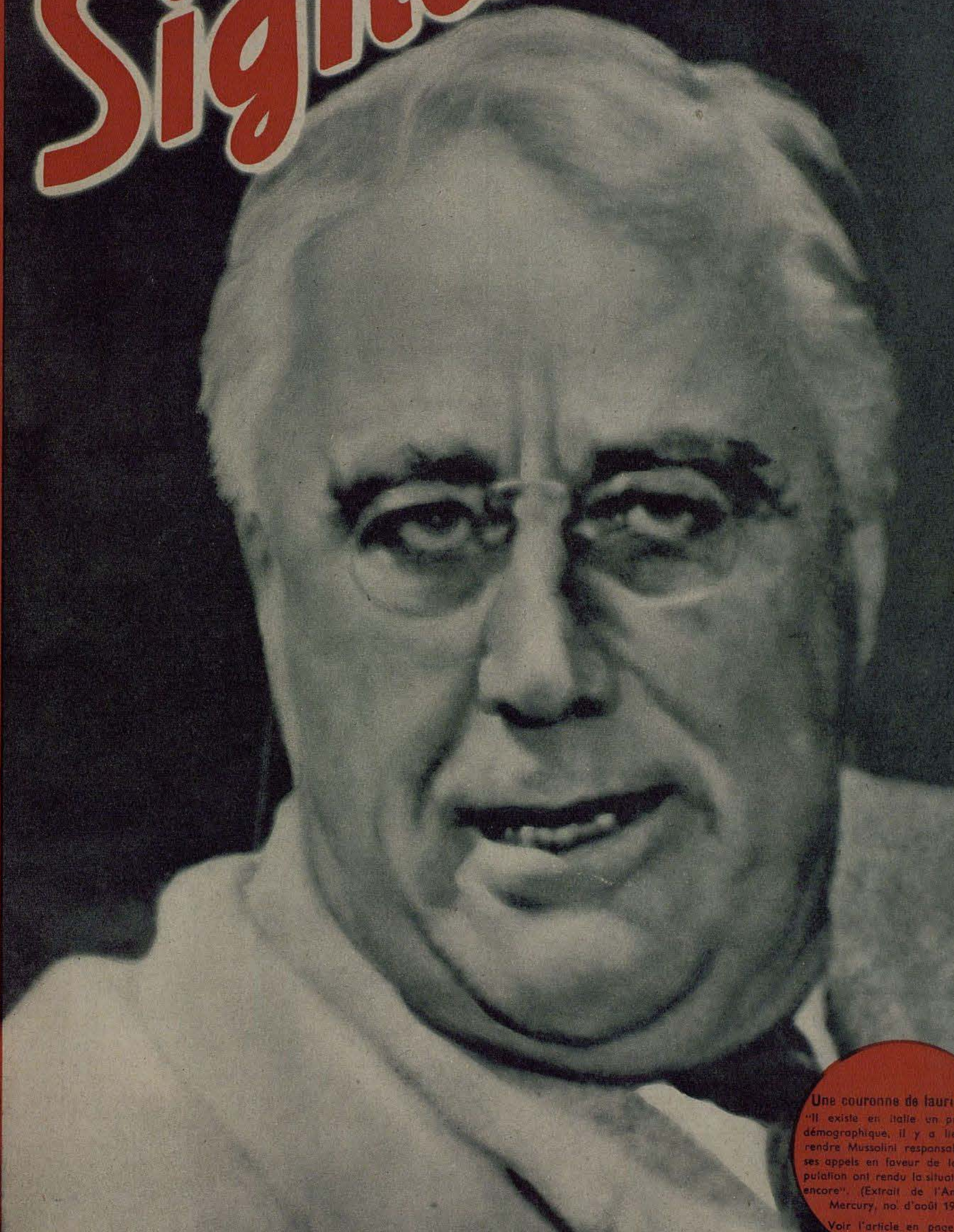


Belgique 3 fr. / Bohême-Moravie 4 Kr. / Bulgarie 5 leva / Croatie 10 kounas / Danemark 50 øre / Espagne 1.50 pes. / Finlande 4.50 mk. / France 5 fr. / Grèce 300 drachmes / Hongrie 50 fillér / Italie 3 lire / Japon 100 yen / Lettonie 10 lats / Lituanie 10 litas / Luxembourg 5 fr. / Pays-Bas 25 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 10 dinars / Suède 55 øre / Suisse 50 centimes / Tchécoslovaquie 3 cour. / Turquie 20 kurus.

1^{er} NUMERO DE NOVEMBRE 1943

Signal



Une couronne de lauriers...
"Il existe en Italie un problème démographique, il y a lieu d'en rendre Mussolini responsable, car ses appels en faveur de la repopulation ont rendu la situation pire encore". (Extrait de l'American Mercury, no. d'août 1943)
Voir l'article en page 2.



1^{er} NUMERO DE NOVEMBRE
NUMERO 21/1943

SIGNAL

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIERES

	Page
La guerre: une lutte mondiale	
C'est de nouveau l'hiver.....	15
Murmures de bivouac.....	18
Un peintre de guerre chez les cosaques : Hans Jörg von Reppert-Bismarck.....	19
Deux armistices.....	29
Le nouvel aspect du monde: l'avenir de l'Europe	
Une couronne de laurier.....	2
Est-ce la fin du Komintern? par Eugène Lyons.....	7
La vie d'aujourd'hui	
Des mélodies pour l'Europe.....	32
Entre deux trains: Sofia.....	37

COPYRIGHT 1943 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

Une couronne de laurier . . .

Le présent numéro de « Signal » publie en première page le portrait du président des Etats-Unis. Certains de nos lecteurs se demanderont avec étonnement pourquoi. Le président est passé au rang de vainqueur



incontesté du roi Victor-Emmanuel et de Badoglio. A tout seigneur, tout honneur. La convention d'armistice du 3 septembre n'avait, hormis la livraison de la flotte italienne, certes, aucune portée réelle, ni militaire ni politique. Ce fut une déception pour ses instigateurs. Pourtant, comment refuser les lauriers à l'auguste tête qui s'est désignée pour en être parée? Ce serait d'un esprit mesquin.

Comme on le sait, la convention d'armistice laisse en son article 12 la porte ouverte à toute condition politique et financière qui pourrait être imposée à l'Italie. Le commentateur officieux américain Kingsbury-Smith a, dès avant la publication de l'armistice, fait part des nombreuses clauses qu'on aurait dictées, s'il eût été possible, à l'Italie comme suite à la traite en blanc signée par Badoglio. Kingsbury-Smith, sous le titre de « Our government's Plan for a defeated Italy », a réuni dans l'American Mercury d'août 1943 tout ce qui

concerne « l'avenir tracé pour l'Italie dans un monde mieux assis ». Ce sont des conditions d'armistice qui n'ont pas vu le jour, mais elles n'en intéressent pas moins les autres pays d'Europe. C'est que, dépassant largement le cadre de l'Italie, elles expriment le point de vue officieux américain sur l'avenir des peuples européens.

Les Soviétiques ont voix au chapitre

Le clan Badoglio avait espéré à l'origine pouvoir s'abandonner au seul pouvoir des U.S.A. à l'exclusion de l'Angleterre et des Soviétiques. Smith nous dit que cela fut refusé, pour la raison que non seulement l'influence anglaise, mais encore l'influence des Soviétiques doit être réservée, en vue des conditions définitives de paix. Selon lui, on n'y peut rien « bien que l'on sache dès maintenant, que l'Union Soviétique poursuivra plus tard inéluctablement sa propre politique en Italie ». La réalité répond au programme. Déjà, un représentant soviétique est apparu à la commission de la Méditerranée chargée d'appliquer la convention d'armistice. Inutile d'exposer que sa tâche est de préparer des soulèvements communistes dans les régions d'Italie occupées par les Alliés.

Liberté d'opinion

Ensuite, « la presse italienne et la radio seront, durant l'occupation par les Alliés, soumises au contrôle le plus strict. Le peuple italien, pourtant, sera sur une large échelle mis au courant des buts de guerre des nations alliées... Une certaine éducation sera nécessaire. Les Italiens n'auront sans doute rien à objecter à ce que leurs enfants puissent découvrir la vérité historique ». Cela ne signifie rien moins que la suppression de toute opinion véritablement italienne et même de toute interprétation émanant en propre des Italiens. Presse, radio, instruction publique seront au contraire dirigées selon des directives américaines ou soviétiques. Voilà donc cette liberté intellectuelle tant prônée, pour laquelle, au nom de la Charte de l'Atlantique, on fait croisade. Smith ne se fatigue pas à nier le fait que, sous de telles servitudes, tout essor spirituel italien sera brisé.

Les mères aux bancs des accusés

Puis encore: « On doit admettre qu'il se pose en Italie un problème démographique dont Mussolini doit être déclaré responsable pour l'avoir aggravé par ses appels à la repopulation. »

La phrase est cynique. Elle reproche donc au peuple italien l'amour de sa descendance, aux mères italiennes les propres enfants qu'elles ont mis au monde. Vraiment, cette phrase de l'officieux commentateur mérite une couronne spéciale de laurier!

Smith déclare à ce sujet qu'il ne faudrait pas fermer l'Afrique aux Italiens, leur métropole étant surpeuplée; « mais la conception américaine du développement colonial à venir s'appuie sur le principe des mandats exercés par les nations alliées, et rejette l'impérialisme ». Les colonies italiennes doivent donc être transformées en mandats américains. Les esprits les plus sceptiques ne se refuseront plus à

... pour qui?

l'évidence que le même sort attend les domaines coloniaux français, belge et européens en général. L'« impérialisme européen » est condamné; le mandat américain doit le remplacer, autrement dit l'impérialisme américain. Pour l'Italie, déjà, on a eu vent de projets qui prononcent la séparation de la Sicile et de la Sardaigne de la péninsule.

La culture des céréales interdite

Mais ce n'est pas tout. « Signal » a publié il y a quelques mois, après la conférence alimentaire de Hot Springs, le projet mixte américano-canadien selon lequel les pays européens se verraient interdire à l'avenir la culture des céréales, pour le plus grand bien du pool super-capitaliste d'outre-mer. C'était à l'époque une information tenue secrète et nous n'avons pas été étonnés de recevoir des lettres de nos lecteurs nous faisant part de leurs doutes quant à son bien-fondé. Or, nous trouvons ici, dans les conditions de paix arrêtées pour l'Italie, cette même monstrueuse pensée exprimée noir sur blanc. Lisons le texte:

« L'Italie doit soumettre sa production et son exportation aux décisions du conseil suprême économique des Etats-Unis. Elle doit, par exemple, renoncer à se rendre indépendante dans la production du blé. (It must abandon the policy to make itself self-sufficient in the production of wheat). Mussolini, par sa politique agraire, tendait avant tout à renforcer le potentiel de résistance de l'Italie. Il n'est pas facile aux Italiens de tenter de produire eux-mêmes le blé dont ils ont besoin ».

On peut donc en conclure qu'il sera facile au pool américain du blé et à ses financiers de forcer l'Italie à acquiescer les quantités maxima auprès des exportateurs d'outre-mer, même si elle est capable de produire cette céréale sur son propre sol et de maintenir ainsi le standard de vie des paysans italiens, dont les vingt dernières années avaient assuré un très net relèvement.

Le « plan de paix » américain que communique Kingsbury-Smith prévoit pour l'Italie un contrôle total de son économie. Si ce plan avait pu se réaliser, l'Italie aurait été métamorphosée en une annexe financière et économique des Américains et peut-être, du même coup, des Britanniques et des Soviétiques.

« Better World Order »

« Dans ces conditions », dit la conclusion, « et sous cette promesse d'un avenir apaisé et plus heureux, les auteurs américains du plan sont disposés à saluer une Italie libre dans la fraternité de la civilisation. »

« Une Italie libre »! C'est réellement écrit! L'Italie actuelle n'appartenait donc pas au monde civilisé et sans doute l'Europe entière non plus!

Ne vaut-il pas la peine de prendre acte de tout cela? Rendons honneur à qui le mérite. Quelle était donc cette formule? « L'avenir de l'Italie dans un monde meilleur ». Nous sommes maintenant fixés sur ce « Better World Order ».

G. W.



BRUXELLES

Les attaques des bombardiers anglo-américains ont fait d'innocentes victimes. Les parents, accablés de douleur, se tiennent debout devant les tombes ouvertes de leurs morts. L'agression a eu lieu, bien qu'il n'y ait dans tout Bruxelles aucune construction d'importance militaire qui eût pu justifier une telle attaque.

Cliché du corresp. de guerre Kropf (PK)



Sous-marins en Atlantique



APRES de longues semaines de repos les sous-marins allemands viennent de reprendre la mer et, ainsi que l'a annoncé un communiqué du haut commandement de la Wehrmacht, ils s'attaquent de nouveau au trafic ennemi en Atlantique nord. Un groupe de sous-marins a pu intercepter un convoi très fortement protégé. Les sous-marins dirigent aussitôt leurs attaques contre les très nombreux destroyers qui assurent la défense extérieure du

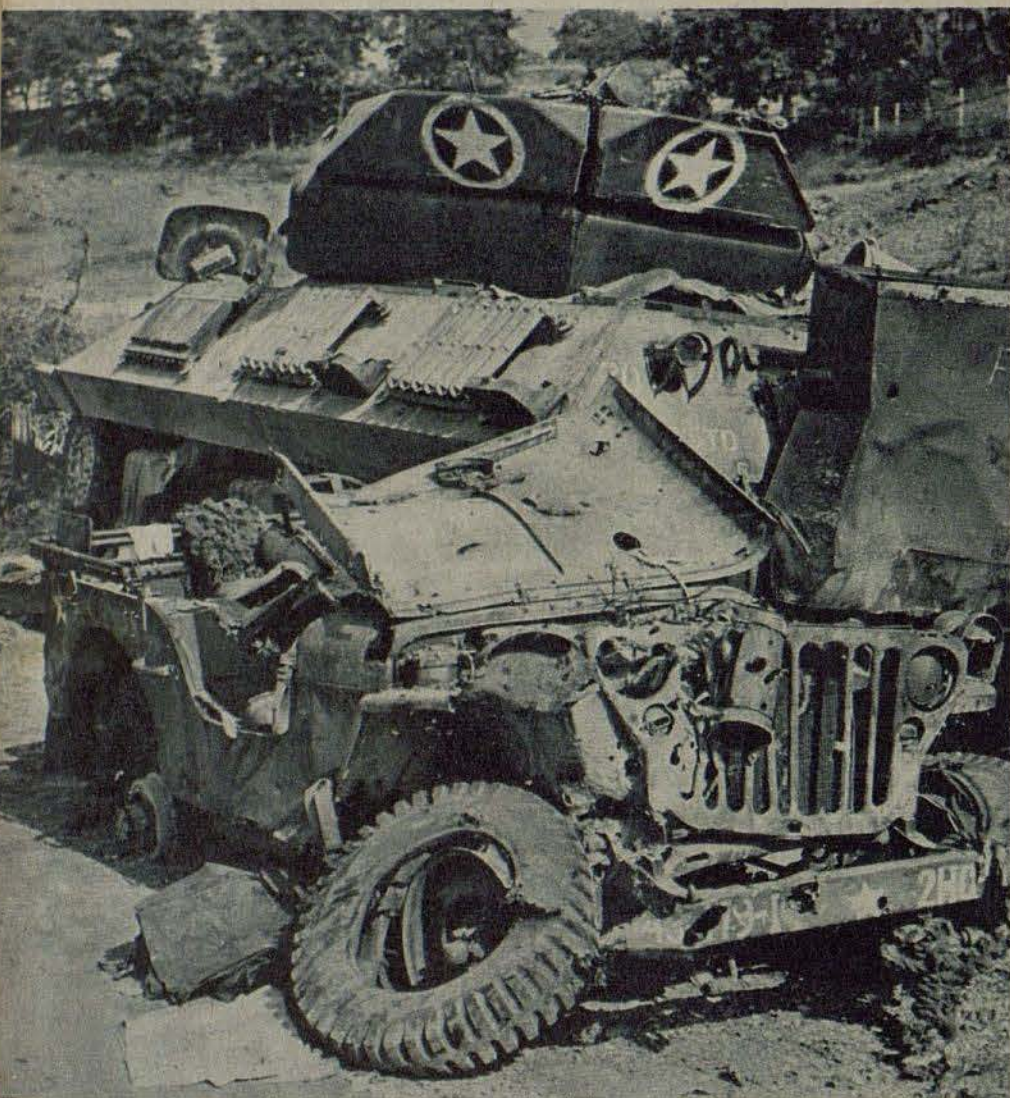
convoi, et ils se taillent un succès unique dans l'histoire de la guerre sur mer. Au cours de combats acharnés qui se prolongent plusieurs jours, douze destroyers ennemis sont envoyés par le fond et trois autres touchés par des torpilles. Malgré un épais brouillard qui gêne considérablement la suite des opérations, neuf cargos du convoi, totalisant 46.500 tonnes, sont détruits et deux autres sévèrement atteints.

Dessin du correspondant de guerre Hans Liska (PK)



Eia, eia, alala! C'est par cet ancien salut du Parti que les troupes de montagne Italiennes affirment leur attachement à l'Italie fasciste Cliché du correspondant de guerre Schlickum (PK)

EN ITALIE



La fin d'une percée de chars anglo-américains. C'est par centaines que les chars et les armes lourdes ont été détruits ou capturés Clichés du correspondant de guerre Lütke: (2) (PK)

La marche vers l'arrière. Plusieurs milliers de soldats anglais et américains ont dû déposer les armes au cours des combats en Italie





Neditch auprès du Führer

A son quartier général, le Führer a reçu le président du conseil serbe, le général Milan Neditch. C'est, depuis 1941, la première visite que rend au Führer un personnage officiel serbe

A l'occasion de la récente dissolution de l'Internationale communiste, les mots enthousiastes sont plus difficiles à trouver pour ceux qui jouissent d'une bonne mémoire que pour les auteurs d'articles de fond qui ne sont pas handicapés par leur faculté de se rappeler les événements passés. Car ces derniers se souviennent très bien que le parti communiste « américain » a toujours suivi fidèlement toutes les sinuosités et les courbes de la ligne générale prescrite par Moscou, bien que l'affiliation à l'Internationale ait été officiellement dénoncée en 1940. Ils se souviennent aussi qu'une autre organisation mondiale moscovite, le « Profintern », c'est-à-dire l'Internationale communiste des corporations, a été dissoute dès 1935. Mais cette dissolution ne signifiait point la fin de la pénétration du communisme dans les corporations américaines, mais au contraire le début d'une période d'activité communiste particulièrement énergique dans le mouvement corporatif américain.

Mais on doit se rappeler surtout qu'au cours des quinze dernières années, l'Internationale communiste a servi d'instrument au ministère des Affaires étrangères soviétiques, à la Guépéou et autres formations du régime bolchevique. Depuis 1928, il n'y a eu qu'un seul congrès mondial de l'Internationale. Il y a longtemps déjà qu'elle n'a plus d'activité indépendante. Elle n'était d'ailleurs que le moyen de faire parvenir les instructions de la dictature moscovite à ses légions étrangères. Tant qu'on n'aura pas de preuves manifestes que cette organisation mon-

Eugène Lyons

LA FIN DU KOMINTERN?

Nous reproduisons ci-dessous un article paru dans le numéro d'août 1943 du périodique new-yorkais „American Mercury” et dont l'auteur est le rédacteur en chef de cette revue

diale a bien perdu son caractère conspirateur, cette dissolution officielle ne signifiera rien de plus qu'un changement dans le service d'information et la renonciation à un intermédiaire qui n'a jamais possédé une influence indépendante ou des fonctions autonomes.

On doit reconnaître que Moscou n'a jamais eu un contrôle policier quelconque sur ses partis à l'étranger. L'obéissance de ses fonctionnaires et de ses partenaires est fondée sur une discipline volontaire. La disparition de l'Internationale n'atteint nullement cette discipline. Il n'y a aucune raison de ne pas croire que l'on continuera à suivre la ligne d'action du parti communiste avec le même enthousiasme d'esclave que par le passé. La rapidité et l'unanimité avec lesquelles la trentaine de partis communistes qui existent au monde ont confirmé l'ordre de la dissolution de l'Internationale ne peut qu'accroître la méfiance dans la sincérité du geste. Si cette décision avait vraiment une signification quelconque de nature organisatrice ou ré-

volutionnaire, une de ces sections étrangères, au moins, s'y serait opposée. Comme cela n'a pas été le cas, prouve qu'elles sont entièrement soumises à la dictature soviétique. Ce ne sera qu'au moment où les partis communistes des divers pays ainsi que les journaux subventionnés par eux et toute leur propagande seront dissous que le monde saura que Moscou a réellement renoncé aux organisations communistes contrôlées par lui et qui s'étendaient sur le monde entier.

Bref, la dissolution de l'Internationale communiste reste sans importance tant que nous n'aurons pas reçu de réponse positive aux questions suivantes :

Fera-t-on également cesser l'activité de « l'Imprecor » (service d'information communiste), de l'Intercontinent News et des autres services propagandistes du parti communiste de Moscou ?

Liquidera-t-on le mouvement panslaviste qui, sous direction communiste, existe aux U.S.A. ainsi qu'en de nombreux autres pays ?

Les partisans commandés par les

communistes venus de l'U.R.S.S. termineront-ils leur guerre civile contre le général Mihailovitch en Yougoslavie ?

Les communistes chinois, dont l'activité absorbe une partie considérable des forces militaires de Tchiang-Kai-Chek, s'uniront-ils aux troupes de Tchoung-King pour combattre les Japonais ?

« L'armée polonaise » qui vient d'être constituée en U.R.S.S. sans le consentement du gouvernement polonais exilé, lui-même non reconnu par Moscou, sera-t-elle également dissoute ?

Les communistes du mouvement gaulliste suspendront-ils leurs relations avec Moscou ? Suivront-ils exclusivement la politique du comité d'Alger, sans se tenir à la disposition des Soviétiques pour la réalisation de leurs vastes projets ?

La pénétration communiste des différents groupes d'émigrants, comme par exemple celui des émigrants italiens aux U.S.A. et en Angleterre, cessera-t-elle désormais, écartant ainsi l'un des problèmes les plus ardues de tout nouvel ordre de l'après-guerre ?

Il suffit de poser ces questions pour reconnaître ce que signifierait une dissolution réelle du réseau international communiste. Seuls peuvent s'y tromper ceux qui sont enclins à se payer de belles paroles au lieu de voir les faits. Le geste de la dissolution de l'Internationale communiste a peut-être une certaine valeur de propagande. Mais croire qu'un véritable changement se soit produit serait s'abandonner à de dangereuses illusions.

CONDAMNÉ

par Giselher Wirsing

A VIVRE

PEUT-ÊTRE l'histoire du capitaine K. nous aurait-elle paru moins remarquable si, ce jour-là, nous n'étions pas demeurés des heures durant sur l'une des hauteurs escarpées, rocheuses et stériles, au sud de Novorossiisk, observant le combat qui faisait rage dans la vallée. Presque au-dessous de nous se trouvait l'usine de ciment dans laquelle les Soviétiques s'étaient retranchés dès qu'ils avaient été rejetés hors du port. La fumée s'échappait en épais nuages noirs des bâtiments incendiés, s'élevant en une haute colonne au-dessus de la vaste baie aux vagues bleues, qui s'ouvrait sur l'infini de la mer. Dès l'aube, notre artillerie lourde tirait à salves répétées sur les tas de décombres qui avaient été des puits d'extraction, des machines et des trains de wagonnets.

Derrière la montagne, au delà de la baie, là où les forêts de chênes touffues s'étendent à nouveau, se trouvent les ruines fumantes d'un pavillon de chasse ou, du moins, ce que nous appelions ainsi. Cet après-midi, un sous-officier avait rassemblé là les prisonniers qu'on avait fait plus au sud dans la montagne, ou les hommes passés dans nos rangs. Malgré la chaleur qui, ces derniers jours de septembre, pesait toujours sur le pays, les prisonniers étaient vêtus de leurs lourds manteaux. Ils étaient accroupis sous les arbres, regardant devant eux, l'œil hagard. Des centaines de fois nous avons eu ce tableau d'hommes fatigués, résignés à leur sort. Mais s'ils viennent d'arriver et que l'atmosphère étouffante de leurs positions les enveloppe encore, nous les contemplons toujours avec le même intérêt. Ils s'étaient tenus dans les fortins et les tranchées que notre infanterie, par ses assauts acharnés, attaquait depuis des jours. Ils nous apportaient l'odeur de l'autre côté, de ces régions dont nous entendions sans cesse parler et que nous ne connaissions jamais assez, depuis le début de cette lutte à l'Est.

Le capitaine K.

Le sous-officier rapporte que parmi eux se trouvait un capitaine qui avait déserté et était passé dans nos lignes. Il s'était assis un peu à l'écart du groupe des soldats accroupis dans leurs manteaux. Svelte et de haute taille, son pantalon de drap et sa vareuse visiblement nettoyés, il se lève à notre approche, nous saluant d'une manière gênée, mais pas avec soumission. Il peut avoir quarante ans. Ses traits trahissent une intelligence robuste, mais de nombreuses petites rides autour des yeux lui donnent déjà l'air prématurément vieilli, cet air qui fait paraître presque sans âge tant d'hommes soviétiques. L'assurance avec laquelle il s'approche de nous n'est que feinte. Bien que maître de lui, presque homme du monde, et ne laissant pas un seul instant entrevoir, dans son attitude, la tension qu'il ressent, il ne peut cependant empêcher ses larges mains, qui connaissent le travail, de trembler lorsqu'il nous tend ses papiers

d'identité. « Capitaine K... », se présente-t-il en s'inclinant légèrement. Il appartient à l'état-major des pionniers de l'armée qui nous fait face. Nous décidons de le prendre avec nous dans notre voiture, pour le conduire à une unité supérieure. Et voici l'histoire de la vie du capitaine K., telle qu'il

nous l'a racontée pendant le trajet, parlant, comme tous les Russes une fois la glace brisée, avec une grande volubilité. L'histoire d'une vie de nomade, la vie de l'homme soviétique qui ne connaît ni convictions ni foyer et qui n'a plus le sens de la vie et de la mort.

Une vie de nomade

« Lorsque la révolution fut déclenchée, commence-t-il, j'avais déjà quitté l'école du petit village qu'habitaient mes parents dans la vaste forêt, près de Vologda. L'école n'avait que trois classes. J'avais quatorze ans. Nous étions pauvres, comme tous l'étaient dans le village : nous possédions deux vaches et un cheval et travaillions dans la forêt. Mes frères aînés étaient soldats dans l'armée rouge. Sept ans plus tard, l'année de la mort de Lénine, je devins soldat à mon tour. J'étais volontaire et on m'envoya à Leningrad, à l'académie militaire. Au début, ce ne fut guère facile. Les jeunes citoyens avaient de grands avantages sur moi qui ne savais qu'à peine lire et écrire. Mais je voulais bien étudier pour devenir officier, comme on me l'avait promis. J'appartenais au Konsomol, étant communiste enthousiaste. Mais cela n'était pas facile non plus. Un grand nombre de nos instructeurs de l'académie étaient au fond de leur cœur des partisans de Trotsky, et ils ne s'en cachaient pas. Un jour, on vint chercher notre directeur, un colonel, et on le conduisit du champ d'exercices directement en prison. Il fut fusillé comme trotskiste. Nous autres, les jeunes, qui jusqu'ici avions discuté avec passion, devînmes muets, ne sachant plus que penser. La nouvelle de la mort de notre colonel fut la première impression profonde que je ressentis. Il avait été nommé officier au temps du tsar, mais était néanmoins un vieux membre du Parti.

En 1928, je fus muté à Tomsk, en Sibérie. Je me complaisais dans la vie de garnison, loin de la Russie occidentale. Par cette culture générale qu'on avait acquise à l'académie militaire de Leningrad, on l'emportait sur les camarades. J'étais sous-lieutenant et je commençais à prendre une certaine importance dans le Parti. L'année suivante, Staline ordonna l'introduction du collectivisme dans l'agriculture. La plupart d'entre nous, dans cette garnison, étions fils de paysans, qui ne comprenions rien des intentions de Staline. Mais un an plus tard, nous ne les ignorions plus. Nous recevions des lettres de nos familles qui nous apprenaient leur détresse, ayant tout perdu. Je fis une conférence dans le Parti, critiquant l'introduction trop brutale du collectivisme. Cela me valut une réprimande et une note dans mon dossier qui, plus tard, devait me causer de graves préjudices. Nous avions participé à la réussite de cette révolution. Nous voulions créer un

monde meilleur. Mais, à présent, nous devions reconnaître que les nôtres non seulement n'étaient pas plus heureux qu'avant, mais étaient tombés dans la misère. Peu de temps après, je reçus un commandement pour la frontière mandchoue : à Kabarovsk, en Extrême-Orient, la direction d'une école de sous-officiers de pionniers me fut confiée.

Là non plus, les difficultés de ma vie ne diminuèrent point. Cette annotation dans mon dossier me poursuivait jusque dans ces terres lointaines. Un commissaire, qui voulait se faire estimer à Moscou à force de mesures sévères, m'exclut du Parti. En même temps, on me prévint que jusqu'à nouvel ordre, je n'avancerais plus en grade. C'était l'époque du conflit mandchou. Nous autres, officiers de l'armée d'Extrême-Orient, attendions chaque jour le déclenchement de la guerre contre le Japon. On rapatriait du Mandchoukouo les habitants de nationalité soviétique. Parmi ceux-ci se trouvait la famille de ma future femme. J'étais alors à Vladivostok en garnison. Nous nous y mariâmes et, en dépit de toutes les tensions politiques et de mon service pénible, nous y passâmes une année heureuse. La seule de toute ma vie dont je puisse me souvenir avec joie.

Fusillé sans jugement

La famille de ma femme supportait mal l'atmosphère suffocante de l'Union Soviétique. Elle s'était accoutumée à la vie libre et facile de Kharbine où mon beau-père avait été employé aux chemins de fer du Nord du Mandchoukouo. A Vladivostok, l'état d'exception était permanent. Même comme officier, on ne pouvait se déplacer librement en ville. Le frère cadet de ma femme essaya de rentrer à Kharbine. Au moment de franchir la frontière, il fut arrêté. On le fusilla la nuit même sans autre forme de procès.

Ce fut le début d'une longue série de dures épreuves pour la femme de K. Elle avait trois enfants dont les naissances se succédèrent rapidement, mais elle ne pouvait se réjouir de sa maternité.

Arrivé à ce point de son histoire, le capitaine K. semblait avoir complètement oublié ce que sa situation présentait d'inattendu. Au cours du voyage en auto qui le ramenait prisonnier, il conta l'histoire de sa vie à deux Allemands qui lui étaient totalement

étrangers. Mais, pour l'homme soviétique, l'extraordinaire est souvent banal. Il ne croit jamais à la pérennité ni à la continuité de quoi que ce soit. Dès qu'il commence à parler de lui-même, tous les sentiments étouffés dans ce pays remontent en lui et explosent. La nostalgie de l'amour qui n'a jamais été satisfaite, la haine, la ruse et la cruauté : tout cela afflue et s'agite en son cœur. Même pour celui qui ne sait pas le russe, les physionomies ont un langage expressif. L'homme primitif se dresse devant nous.

« C'était la famine, reprit-il. Bien que cela ne fût pas interdit, je n'ignorais pas qu'il serait dangereux de nous faire envoyer des vivres par notre famille de Kharbine. Mais nous l'avons risqué, sans quoi nos enfants seraient morts de faim. Ce fut la fin de ma carrière. En été 1937, l'été du procès de Toukatchevsky, l'état-major de notre armée d'Extrême-Orient fut à peu près entièrement renouvelé à deux reprises. La plupart des officiers furent écroués et ramenés prisonniers à Moscou. Quand vint mon tour — je fus arrêté un matin dans mon appartement — j'eus au moins la chance de ne pas être transféré immédiatement à Moscou. Je restai en prison à Vladivostok, accusé d'avoir entretenu des relations avec l'étranger. C'étaient les petits colis, Messieurs !

« J'y restai 25 mois. Dans notre cellule, construite pour trente prisonniers, nous étions cent cinquante ! La plupart étaient des officiers, des commissaires ou des employés. Et notre cellule était également notre chambre de torture. Les instruments de supplice étaient les chaises, de simples escabeaux. Nous devions nous asseoir sur ceux-ci et y rester assis, droits, pendant des heures interminables. Quiconque se penchait en avant, était frappé et rentrait le visage tuméfié. Au bout de quelques semaines, beaucoup d'entre nous considéraient les coups que nous recevions dans la cour comme une délivrance à notre immobilité. En fin de compte, presque tous signèrent les procès-verbaux qu'on leur avait soumis. Moi, j'ai persévéré. En été 1939 enfin, je fut conduit devant un tribunal. Mais ce ne fut pas un procès, ce fut une comédie. Pour des raisons que j'ignore encore à ce jour, je reçus un verdict d'acquiescement : je fus condamné à vivre. »

Il tire le jugement de son portefeuille et nous le montre. Aujourd'hui encore il le plie soigneusement, comme une chose sacrée, et poursuit :

« Lorsque, libéré de prison, je me présentai au bureau du commandant de la place, suivant l'ordre reçu, j'appris par un commissaire qui m'accueillait d'un air mielleux qu'on avait décidé de nommer le capitaine K. membre de la « commission pour le renouvellement de l'armée d'Extrême-Orient ». J'étais stupéfait de la tournure des événements. Je n'ai jamais su pourquoi ce revirement s'était produit. En tout cas, dès le lendemain j'étais dans le bureau de cette commission, vêtu de mon ancien uniforme de capitaine. Une fois de plus, j'étais résolu à tout oublier. Pourquoi ne pourrais-je pas recommencer ma carrière ? Peut-être que mes malheurs passés n'étaient dus qu'à des erreurs ? Mais, six semaines plus tard, j'étais dégradé et, comme on me le déclara, exclu à tout jamais de l'armée. J'avais contredit un commissaire, dans le domaine professionnel qui m'avait été confié, sur une question technique et je ne pouvais que maintenir mon point de vue. Ce fut la fin.

Ici je dois dire ce qu'était devenue ma femme. Trois jours après mon arrestation, des agents du bureau du commandant de la place vinrent dans

Suite à la page 15



Trois bombes — Trois coups au but

Laissant derrière eux une large traînée de poussière blanche sur la piste et les champs de blé moissonnés, les chars soviétiques encore indemnes tentent d'échapper à l'attaque des stukas

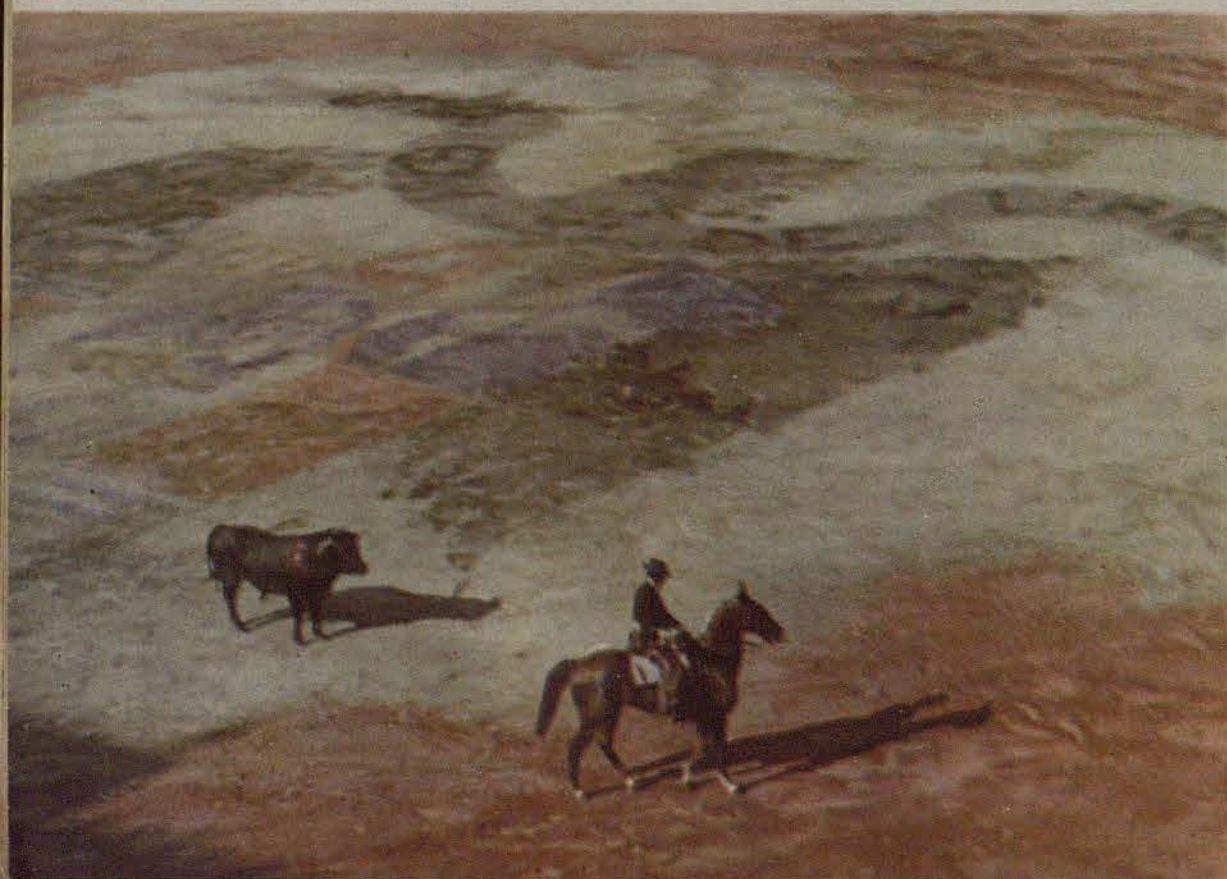
Clichés du correspondant de guerre Speck (PK)



Toute l'arène dans l'attente. 30.000 spectateurs, hommes et femmes, se sont rassemblés dans l'amphithéâtre sous un soleil ardent. Les picadores, banderilleros, toreros, espadas et maladores font leur entrée et viennent s'aligner devant la loge d'honneur

L'HEURE DES 30.000

Les courses de taureaux ne sont pas seulement une passion espagnole, mais les usages qui accompagnent ces manifestations révèlent le caractère national du peuple espagnol. Cette photographie en couleur a été prise par Mme Eva Dieckhoff, femme de l'ambassadeur allemand, à l'occasion d'une course de taureaux, en présence du général Franco, chef d'Etat espagnol



La course commence. Agile comme un chat, le picador tourne autour du taureau, l'excitant de sa lance et l'obligeant au combat

Jeunes Equipes

2^e PARTIE

"Signal" présente ici la seconde partie des reportages du correspondant de guerre Benno Wundshammer sur l'entraînement des jeunes recrues de l'aéronautique militaire: observation, chasse et combat en piqué

L'IMMEUBLE rouge vif, en brique hollandaise, du mess des officiers s'élève non loin de la digue, au milieu de grasses prairies, sous un ciel gris d'acier, sans bornes. Nous voici sur la terrasse et nos regards plongent vers le sol: c'est jour des régates. Le chef de la première compagnie d'élèves et le directeur de la section de photographie ont décidé hier soir cette compétition à l'aviron. Et, à cette heure matinale, tout le centre d'aviation navale suit la course engagée entre les deux capitaines et leur équipes. Tous deux sont de vieux aviateurs et aussi de vieux marins, qui ont fait leurs preuves au front. L'entraînement à la mer est et demeure désormais la base de l'aviation navale, et il est difficile de dire lequel des deux éléments, l'eau ou l'air, tient le plus au cœur de ces hommes. Progressivement, les deux chaloupes se rapprochent et lorsqu'elles passent à hauteur des gros hydravions ancrés, nous leur envoyons une vive bordée de coups de sifflet, et d'encouragement. Aucun des deux camps n'entend céder, ni ici ni au large où les deux embarcations, bord à bord, luttent pour prendre la tête. Chaque capitaine se tient debout à l'arrière de son bateau et scande à l'aide d'un lourd gourdin la mesure qui règle la plongée et la remontée des pales des rames. On dirait deux énormes araignées d'eau gris-bleu avançant de leurs multiples pattes sur cette onde dont la surface se refuse à former un clair miroir. Le soleil ne se lèvera que dans une heure.

Le café du matin réunit tout le monde dans le hall du mess. Pour finir, la chaloupe de la section de photographie s'est tout de même fait battre. Les mauvaises langues insinuent qu'on avait amarré, perfidement, un baquet, disons un seau, sous la quille de l'équipe vaincue. Ce qui n'aurait pas manqué de saveur! C'est beau de trouver réunis un tel effectif d'hommes, de soldats qui, maîtres ou élèves, marins ou aviateurs, combattants chevronnés ou jeunes débutants, ont un même idéal: l'amour de la mer et de l'aéronautique. Je me demande s'il serait possible d'obtenir une telle entente, une telle camaraderie, d'autant de centaines de femmes; à franchement parler, je dois répondre: non. Des hommes francs restent toujours au fond du cœur de grands jeunes gens. Leurs jeux et concours ignorent toujours, si l'on y regarde de près, ces âpres rancunes qui éclatent pour un rien entre femmes. Ces hommes vivent des mois entre eux, séparés de tout, et jamais je n'ai relevé des journées mieux ni plus utilement remplies, aussi joyeuses aussi, qu'au sein de ces groupements masculins. Dans une demi-heure, le service

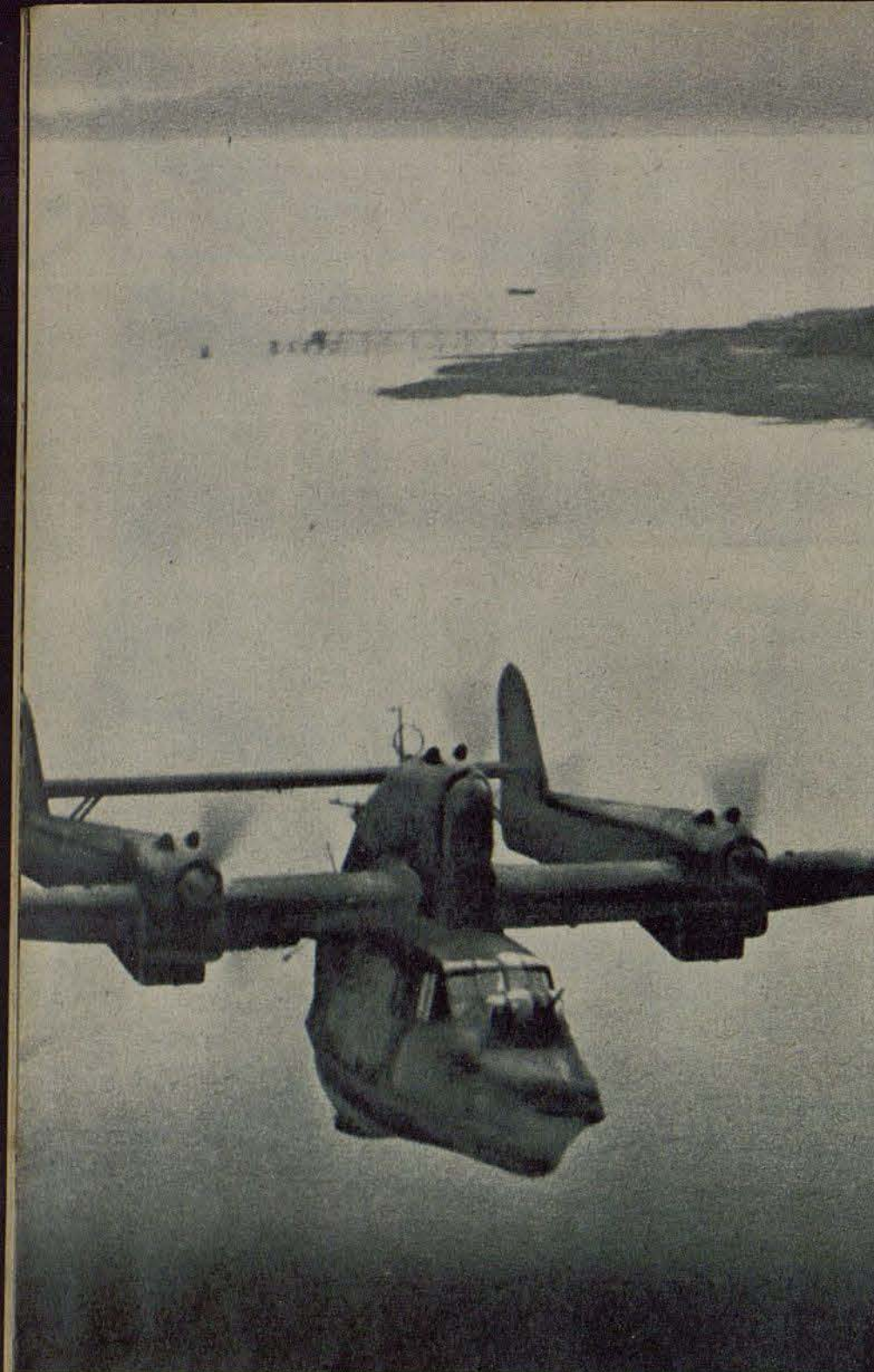
va commencer et, sous le fracas des moteurs, soulevant une gerbe d'écume, les gros hydravions vont sortir de la baie pour gagner la haute mer. Sur les rampes inclinées, les petits hydravions de reconnaissance vont être mis à l'eau. Dans une demi-heure, tous seront actifs, depuis le général jusqu'au dernier aide-fourrier, attelés à ce qui est ici la grande tâche: instruire pilotes, observateurs et mitrailleurs; en faire des équipages prêts à servir sur le front. Mais cette heure-ci, comme tout le temps hors-programme, appartient à la camaraderie et donne aux jeunes, destinés à aborder le front, cette intime et ardente conviction qui n'a peut-être vibré autrefois qu'au sein des ordres religieux guerriers. Ici, rien de commun avec les grandes cités, leurs soucis et leurs misères du temps de guerre, ni avec la bureaucratie et la paperasse; rien de commun avec les mille ennuis de la vie bourgeoise qui s'accrochent à nous comme autant de poids morts. On ne connaît que le devoir, les camarades, l'immensité du panorama et des cœurs. Et c'est bien ainsi!

Maîtres du vol acrobatique et tireurs d'élite

C'est étrange. N'importe où je me rends, je rencontre toujours de vieilles connaissances. Le lieutenant-colonel de l'école de chasse à qui je me présente était, bien avant la guerre, à la tête de la section allemande de vol acrobatique qui remporta de nombreuses victoires dans les concours internationaux, aux quatre coins de l'Europe. Et je me remémore une douzaine d'hommes, dans leurs combinaisons claires et leurs foulards d'un rouge provocant. Celui qui était alors leur chef, le présent lieutenant-colonel, a à peine changé. Il faut beaucoup d'attention pour remarquer que les années de front ont tendu d'avantage ce visage mince et volontaire, et souligné un peu plus les traits. Nous parlons des as de la section d'acrobatie, et j'apprends que plusieurs ont été tués, que d'autres ont actuellement un gros commandement sur le front, où appartiennent au grand état-major. Leurs douze vies défilent là, en une demi-heure; chacune d'elles fut bien remplie, dans la lutte et dans l'honneur. « Voyez-vous, poursuit le lieutenant-colonel, on m'a confié cette école. Je dois dire que cette mission me comble d'aise. Ancien as de l'acrobatie, la chasse est en plein dans mon domaine. Chargé d'une école,

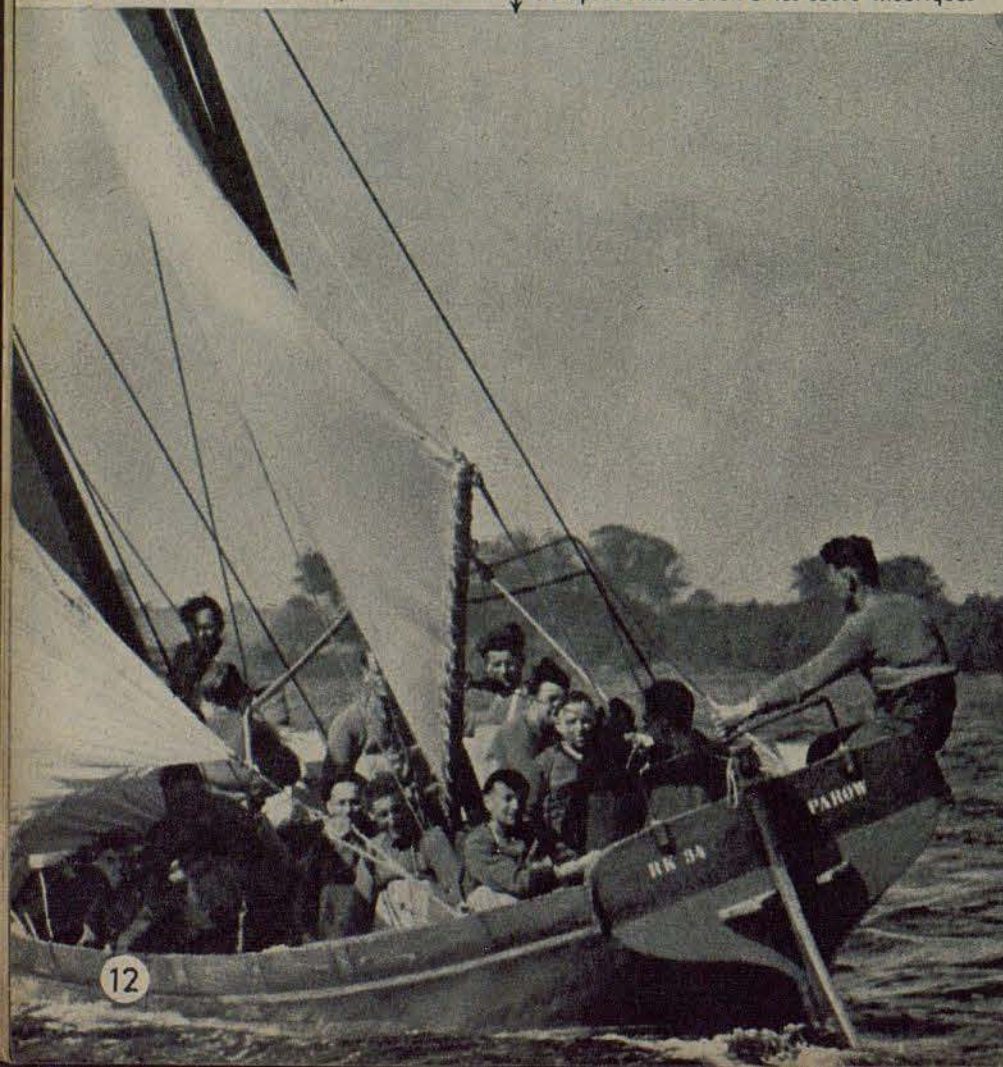
→
L'essaim prend son vol. Des avions d'observation du type Arado 196 évoluent au-dessus de la mer. Les jeunes reçoivent un entraînement nautique et aéronautique complet





Voici les avions de reconnaissance à grand rayon d'action. De gros hydravions du type BV 138 sont intervenus sur les vastes espaces de l'Atlantique et dans l'extrême-nord avec un plein succès.

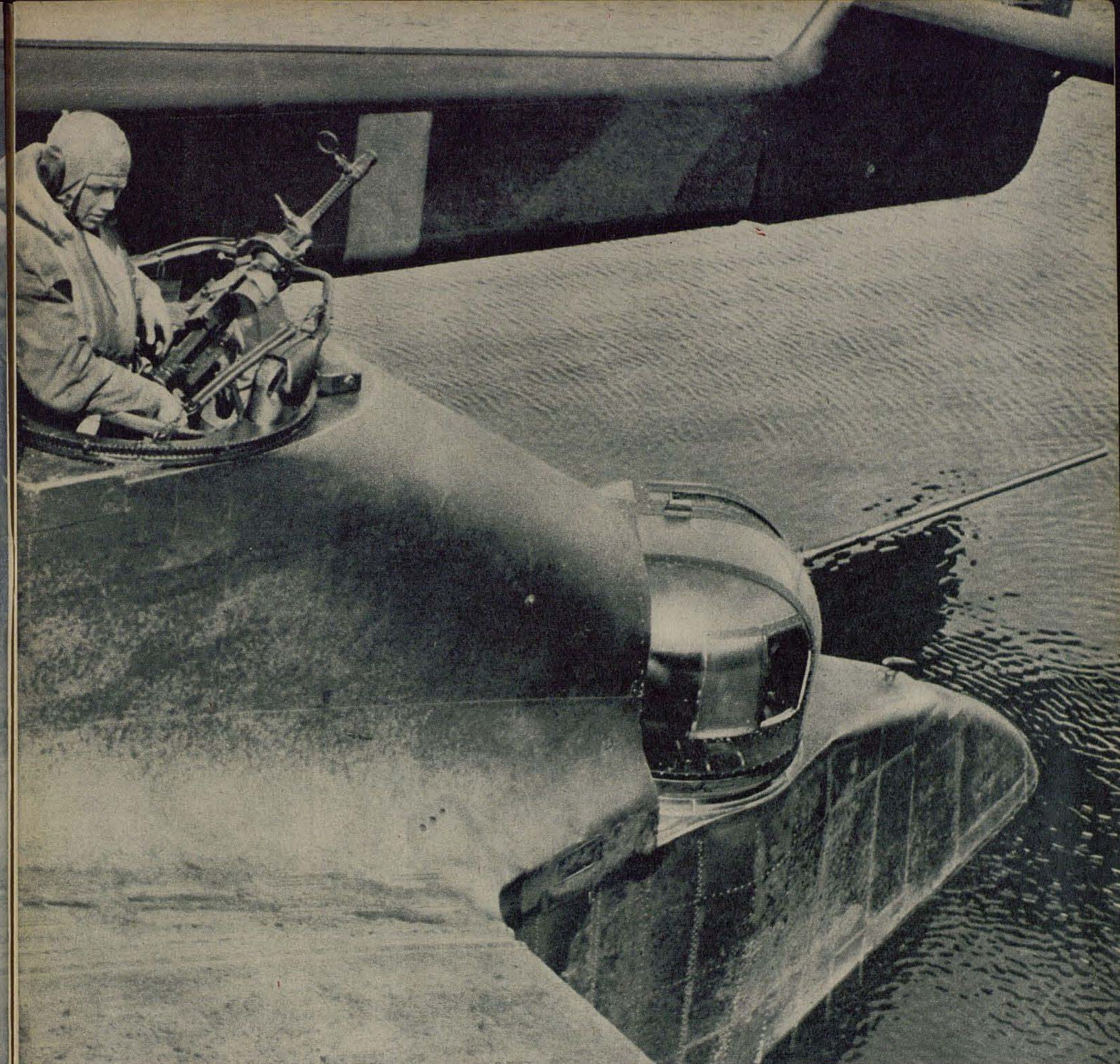
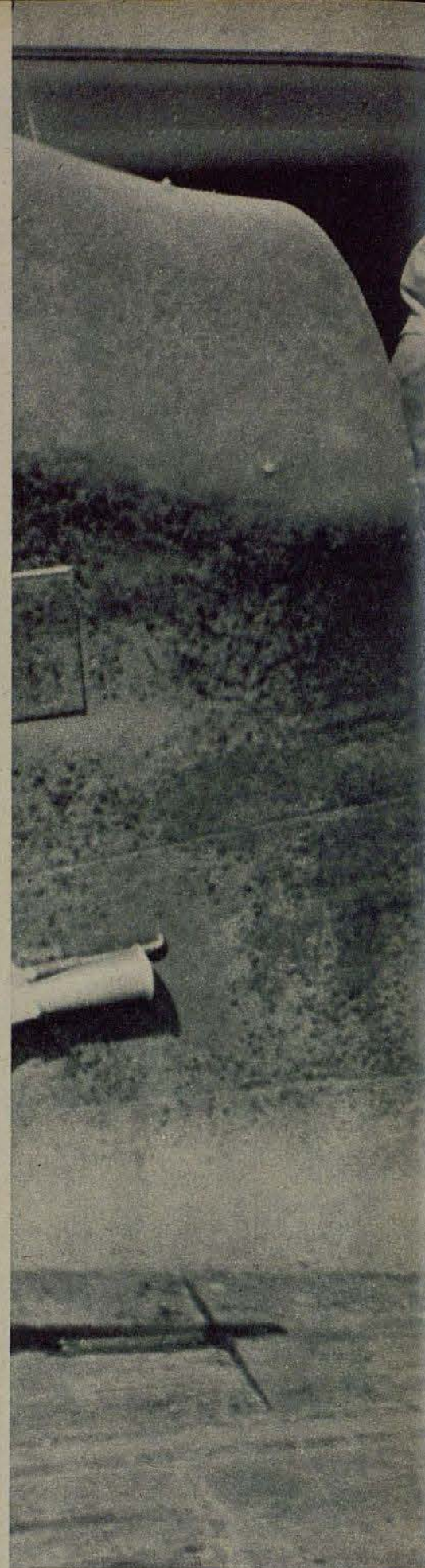
A la voile. L'aviateur de la marine se familiarise avec l'élément liquide, et la navigation à voile constitue la base de son entraînement nautique; c'est aussi un divertissement apprécié après l'instruction et les cours théoriques.



il me faut, bien sûr, dresser un programme. Où irions-nous sans programme? Le mien est extrêmement simple. De mes gens je fais des pilotes d'acrobatie et des tireurs d'élite. C'est, en somme, tout ce que je puis inculquer à mes équipages. Et pour ce faire, j'ai personnellement choisi les instructeurs qu'il me fallait. Mes hommes doivent voler, et tirer le plus possible. La maîtrise absolue de l'appareil et des armes, c'est toute la science de la chasse aérienne. Connaître sa théorie, oui, c'est entendu. Mais aussi se sentir de rudes gaillards, animés de l'esprit de la chasse, cela va sans dire. Et de maintenir cette tradition-là, de promotion en promotion, je me fais un devoir et un point d'honneur. L'expérience est une belle chose, mais qu'il ne faudrait pas surestimer. Les pilotes de chasse sont généralement très jeunes, car il n'y a qu'à vingt ans qu'on dispose de cette extraordinaire rapidité de réflexes répondant à l'incroyable vitesse qu'atteignent les chasseurs modernes. Avec un cœur bien accroché et la maîtrise de l'appareil, on doit faire l'affaire au front. L'expérience du feu ne se distille pas en bouteille pour être servie ensuite en des séances d'amphithéâtre. Cette expérience, les jeunes gens doivent la récolter eux-mêmes. Pour moi, je veille à ce qu'ils abordent ce stade dans les meilleures conditions morales, physiques et dynamiques. Ce qu'il me faut dans ce but m'est, Dieu merci, fourni par le Maréchal du Reich. Savez-vous que lorsqu'avant la guerre on créa les premiers centres de la Luftwaffe naissante, beaucoup de gens mirent en doute la nécessité de construire des centres aussi complets avec de spacieuses salles communes, et firent remarquer que l'on pourrait faire l'économie de la piscine, du fait que la ville voisine avait un étang approprié; et qu'il y avait de quoi tourner la tête des jeunes, frais émoulus de leurs études. Depuis, après quatre ans de guerre, nous avons fait mille fois la preuve que nous étions dans le vrai en voyant aussi grand. Le palmarès de la chasse allemande forme un contraste marqué avec les pertes relativement légères qu'il nous a fallu essuyer. C'est pour une part le matériel sorti qui explique de tels résultats. Mais les adversaires, du moins les Anglo-Saxons, sortent également de magnifiques appareils. Aussi, le facteur décisif a-t-il été le moral, qui a décuplé la valeur de nos escadrilles. Et ce moral naît et se cultive à l'arrière. Un homme à l'humeur enjouée s'attaque avec plus d'ardeur aux problèmes de la guerre que tel autre accablé de soucis et de dégoût. Et la pratique de la guerre a, partout et toujours, démontré qu'à longue échéance le plus cher est encore le meilleur marché. Avec de l'argent, nous avons économisé ce dont la valeur dépasse tous les trésors du monde : le sang des jeunes... »

Ils ont été à Stalingrad

Pendant deux jours, le train roula à travers l'Allemagne et la France, vers la Méditerranée. Devant la petite gare — quelque part sur la Côte d'Azur — la voiture du capitaine m'attend pour me conduire à destination. Des réflexions m'assaillent tandis que nous filons entre des rangées de palmiers, devant de blancs et lumineux palais ou sous des pins odoriférants qui dissimulent des mas agrestes, et je me dis : « Bien sûr, ces messieurs des Stukas, toujours raffinés, jamais comme les autres ! Où donc auraient-ils pu



Armes nouvelles. Les gros hydravions de reconnaissance sont armés de nombreuses mitrailleuses et de canons à tir rapide du modèle le plus récent.

Le jeune équipage. Les équipages commencent leur entraînement. Les jeunes aviateurs de la promotion 1943-44 sont tout aussi ardents que ceux de 1939.





Toujours plus de stukas. En formation serrée, c'est la rentrée des jeunes élèves. Ils sont impatients de voler à l'ennemi

Objectif bien encadré! Après leurs piqués sur des buts en mer, les élèves en cadrent en rase-mottes une agglomération.



dénicher un plus chic lieu d'instruction que sur cette côte féerique, mer verte, falaises rouges, ciel toujours rieur! » Pourtant, je suis payé pour le savoir, le vol en piqué est le plus pénible de l'aéronautique et pour qui fait la plus rude besogne, rien n'est trop bon!

Le capitaine m'attend sur la plage parmi ses hommes. Impossible à un étranger de distinguer le commandant de groupe de ses élèves. C'est justement le repos de midi; il fait chaud, et la mer s'offre à tous. Aussi, la plage réservée du centre est-elle envahie de centaines d'hommes bronzés, entièrement nus. Heureusement qu'ils y ont seul accès! Deux minutes plus tard, me voilà assis parmi mes camarades et, dans la même tenue, un peu moins basané peut-être. A mon grand étonnement, je retrouve nombre de connaissances du temps des terribles attaques en piqué autour de Stalingrad. Ce lieutenant était chef d'escadrille; avec ce sous-lieutenant, je m'en prenais à l'usine des tracteurs; et les deux adjutants, là-bas, protégeaient notre flanc pendant que nous martelions les gorges de la Volga à hauteur de la ville. Les aviateurs de Stalingrad sont aujourd'hui les instructeurs. Nos jeunes plongeurs aériens ne sauraient trouver mieux; et pour les anciens du front, revenant de l'Est monotone, cette côte est un pur paradis. Nous jouissons une demi-heure de l'air, du sable et de l'eau, mais nos pensées sont loin, bien loin. Les jeunes écoutent nos évocations qui débutent invariablement par: « Te souviens-tu...? », leur attention se mêle d'une nuance d'envie et d'incrédulité aussi. Pour ces aviateurs novices, les batailles de ces dernières années remontent à des temps aussi reculés que, pour nous, les prouesses des vétérans de la grande guerre. A la seule différence que, nous autres, les « vétérans », ne sommes guère plus âgés que nos jeunes camarades; tout aussi vigoureux et sains, tout au plus un peu mieux endurcis au vol. « Pour ça, nous saurons vous le faire acquiescer! » dit le capitaine. « Dans un quart d'heure, les escadrilles seront prêtes, en tenue de vol, et pour quelle séance d'entraînement! Allez, mes démons! décampez! » En une minute, la plage est vide. Une demi-heure après, de longues files d'appareils décollent du terrain poudreux et s'éloignent sur la mer où flottent les objectifs à atteindre. Jusque tard dans la soirée, ce sont des mugissements sur la mer bleue, on pique sur les buts, on survole en rase-mottes les hameaux endormis, et les détonations des bombes d'exercice craquent au loin en mer. Parmi les escadrilles qui emplissent le ciel de leurs vrombissements métalliques, planent mes camarades de Stalingrad, les capitaines, les lieutenants et adjutants qui, dans ce cadre enchanteur, n'oublient pas que tout ce qui se fait ici, se fait en vue du front. Tant qu'il y aura assez de ces « jeunes vétérans » pour initier la jeunesse allemande — qui se presse en foule vers l'aviation — à ce qu'ils ont eux-mêmes appris à l'école du front, la Luftwaffe sera invincible. Il est tard lorsque les bruits de moteurs s'apaisent et, tandis que les équipages défilent par escadrille, le moment revient de suivre le fil de nos pensées. Nous sommes maintenant assis sur une terrasse; le panorama est d'une beauté prenante et qui blesse parfois. Cette mer colorée respire sous une molle houle, et l'écume bouillonne au pied des hauts rochers. Sous les reflets de la lune, nous levons nos verres en évoquant ceux qui ne sont pas revenus de là-bas.

FIN

notre maison à Vladivostok, demandant l'évacuation de l'appartement de l'ennemi d'Etat K. dans un délai de vingt-quatre heures. Le même jour, ma femme vendit tout ce que nous possédions, mit nos deux aînés dans un orphelinat, et, le plus petit dans ses bras, traversa la Sibérie en chemin de fer, pour aller retrouver sa sœur à Oulianovsk. A peine était-elle arrivée et avait-elle conté son histoire qu'elle fut immédiatement mise à la porte. Qui donc oserait héberger la femme d'un officier en état de prévention ? Elle poursuivit son chemin, loin vers le sud. Enfin, elle arriva à Akhchabad, ville asiatique au milieu de la steppe caucasienne, triste et monotone, à une grande distance à l'est de la mer Caspienne. »

« Pourquoi se rendait-elle justement à Akhchabad ? » demanda l'interprète.

« Je n'en sais rien. Elle n'y connaissait personne. Peut-être voulait-elle aller quelque part où il faisait chaud, répondit-il. Là, elle devint caissière dans une usine. Quand je la rejoignis, elle possédait une robe, une chemise, une paire de souliers et de plus, elle avait un quatrième enfant, dont je ne pouvais être le père. De nos deux petits, abandonnés à Vladivostok, l'un était mort ; j'avais pris l'autre avec moi.

Alors, je dus recommencer une nouvelle vie. Un autre prisonnier m'avait donné une recommandation pour une scierie de Novorossiisk, dont le directeur était son ami. Avec nos derniers roubles, nous fîmes ce nouveau long voyage à travers la mer Caspienne et la plaine caucasienne. Je fus embauché comme ouvrier. Un an après, j'étais déjà comptable. Puis, quand les Allemands pénétrèrent jusqu'à la mer Azov, je fus de nouveau mobilisé, comme simple soldat. Par hasard, je ne fus pas envoyé au front, mais affecté comme secrétaire dans un bureau militaire et justement dans le service chargé de la réintégration des officiers dans leur ancien grade. »

Ici, comme nous lui paraissions un peu étonnés, K. éclata de rire.

Promu à nouveau capitaine par lui-même

« C'était le bureau qu'il me fallait, dit-il, mes anciens papiers avaient disparu ; j'avais tout sous la main. Je me suis moi-même promu de nouveau capitaine, me faisant expédier la nomination officielle par courrier à mon adresse privée, conformément au règlement. Je la présentai ensuite à l'état-major du régiment de pionniers de cette armée. J'y serai encore aujourd'hui si le hasard n'avait pas fait venir mon régiment ici, près de Novorossiisk, à proximité du village où ma femme vit actuellement. Je suis passé ici pour régler mes affaires de famille. Vous me laisserez bien aller jusque chez moi, n'est-ce pas ? »

Certes, K. est Russe. Mais il est encore autre chose : un homme soviétique. Le nomade et le vagabond qui, comme l'a dit Tolstoï, se trouvent en chaque Russe, tout cela a été mis dans le creuset bolcheviste pour former l'homme soviétique, ballotté à travers des milliers de kilomètres, dans cet immense espace. Doué pour entreprendre des tâches énormes qui, élaborées sans méthode, se perdent dans le néant. Développé et conduit intelligemment, il serait une force capable d'atteindre d'extraordinaires résultats. Mais, fourvoyé, il est un péril constant pour la civilisation.



Silhouette d'un combattant de l'Est. L'équipement, depuis les bottes feutrées jusqu'aux armes, en passant par le surplus blanc frigorifique, est vraiment hors pair. La volonté de résister aux assauts bolcheviques est restée la même

C'est de nouveau l'hiver...

Dès son début, la guerre dans l'Est a eu ses lois propres. Ce n'est pas seulement l'espace infini qui forme ces lois. Ce n'est point non plus la masse d'hommes et de matériel qui les détermine. Les saisons aux brusques changements d'été en hiver donnent, elles aussi, à la vie du front dans cette zone une note particulière. L'expression « soldat de l'Est » a pris dans ce conflit mondial un sens tout spécial. « Signal » publie à cet égard des textes et des images qui en témoignent



C'est de nouveau l'hiver...

Soldat de l'Est

C'ÉTAIT un dimanche à deux heures de l'après-midi. Je stationnais dans le couloir du train qui m'emportait dans l'ouest, vers mon pays. Automatiquement j'eus devant les yeux une scène qui me revient dès que je regarde ma montre à 2 heures le dimanche.

C'était lors du premier hiver de guerre à l'Est. J'étais couché sur le ventre dans la carlingue d'un avion de combat, un He. 111, et surveillais le sol à la verticale. Nous volons alors à basse altitude, à 250 mètres. A 50 mètres au-dessus de nous s'étalent des nuages gris.

Dès que nous les pénétrons, l'appareil se couvre de givre. Une couche de glace se forme rapidement sur les angles d'attaque des surfaces portantes, les vitres de la cabine deviennent si vite opaques que le pilote, réduit à conduire à l'aveuglette, pique au plus vite. Alors, peu à peu, la lumière se refait autour de nous. Nous ne pouvons donc nous dérober dans les nuages aux vues de la D.C.A. et des chasseurs ennemis. Seuls, nous survolons un désert de neige. Aucun bois, aucun arbre, aucune colline ne vient couper cette nappe blanche, sans bornes et aux mille reflets mats. Tous les 20 kilomètres, nous survolons un village, composé en général de 2 à 3 douzaines de misérables huttes. Soudain, nous apercevons devant nous un long trait noir, vers lequel nous piquons. C'est une colonne de camions, un bataillon de grenadiers allemands bloqué et isolé, frayant sa route à la pelle dans une neige de 2 mètres. Nous hochons la tête, décrivons une boucle et continuons notre route. Nous survolons de nouveau des villages, mais nulle trace dans la neige et nul véhicule devant les maisons n'indiquent la présence des bolcheviks. C'est alors que l'un de nous aperçoit des points sombres dans le lointain. Nous volons dans leur direction et, nous en approchant, nous distinguons les uniformes gris-vert d'environ 30 soldats allemands qui, les jambes écartées, sont couchés dans la neige. De temps en temps, l'un d'eux se dresse, court quelques pas et se rejette à terre. Lorsque, descendus à



Après une journée de combat. Sous les rayons obliques du soleil couchant des voitures blindées se croisent

Braver la ruée. Le grenadier de l'avant-poste pousse un nouveau chargeur dans la culasse de son fusil





Dans l'Océan Arctique. En patrouille le long des côtes

Clichés des correspondants de guerre Waske, Schürer, Frass (PK)

10 mètres du sol, nous passons au-dessus du groupe épars, quelques-uns d'entre eux se retournent sur le dos et nous font des signes. Le thermomètre à l'extérieur de notre appareil marque 42 degrés au-dessous de zéro.

A 300 ou 400 mètres des lignes allemandes se trouve également échelonnée en longueur une compagnie bolcheviste. Leurs capotes brunes ne ressortent pas moins nettement sur la neige que les uniformes allemands. Nous faisons un détour, ouvrons nos alvéoles à bombes et survolons à bonne hauteur d'attaque la longue rangée adverse. Les bombes éclatent à 20 mè-

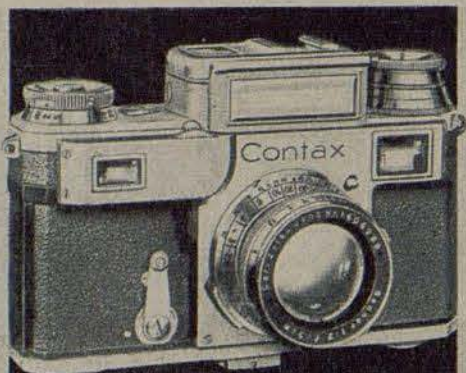
tres d'intervalle parmi eux. Lorsque la fumée et la poussière de neige ont disparu, les bolcheviks, projetés en tous sens, gisent autour des sombres entonnoirs. Mais pourquoi les nôtres ne s'élancent-ils pas ? Que ne profitent-ils du désarroi de l'ennemi pour faire prisonniers quelques survivants ? Plus loin, des éclairs jaillissent à l'orée du village. Des premières maisons, pleines de bolcheviks, on tire sur les nôtres et sur nous. Nous lançons nos dernières bombes sur ces maisons et faisons demi-tour pour rentrer. C'est alors que nous apercevons à l'extrémité du village trois chars soviétiques qui défon-

cent sans pitié les parois de bois et de pisé de trois chaumières pour s'y nicher et échapper à la vue des avions. Horrifiés, des femmes et des enfants s'échappent en dehors. Pour les chars, nous n'avons, hélas ! plus de bombes. Je regarde la montre : deux heures dix, et c'est un dimanche après-midi.

Cet épisode est celui que je revois dans le train qui m'emmène chez moi pour une brève permission. Peut-être la faute en incombe-t-elle à ce soldat bronzé qui regarde obstinément depuis deux heures à la fenêtre sans se fatiguer. C'était un rude guerrier ayant souvent regardé l'ennemi dans le blanc

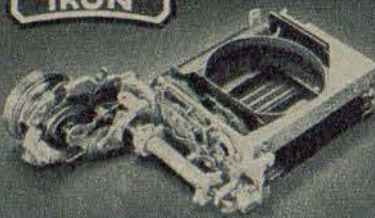
des yeux, et soutenu son choc en maintes rencontres. Au long de deux froids hivers, en attente dans la tranchée ; de deux étés torrides, en marche sous la chaleur et la poussière. La faim, la soif, l'ouragan d'acier, il a tout appris à supporter, imperturbable. Bien des misères l'ont endurci. Pourtant, là à la fenêtre du compartiment, des larmes roulent soudain sur ses joues ; oh ! pas devant les coquettes maisons de Silésie ou ces attrayants paysages ondulés, non ; il a vu deux petits enfants. Des petits enfants propres, habillés avec goût, souriants, qui avaient gaiement salué le train de leurs gestes.

E. Baas, correspondant de guerre (PK)



Les usines de la S. A. Zeiss Ikon se sont fait une loi d'apporter la plus grande précision dans le domaine de la fabrication des appareils photographiques. Ce souci atteint son plus haut point d'exécution dans le CONTAX, l'appareil 24x36 mm. avec posomètre et télémètre accouplé. Le perfectionnement des appareils Zeiss Ikon est la meilleure garantie d'un fonctionnement parfait et de résultats impeccables.

ZEISS IKON AG. DRESDEN



Faites-vous conseiller dès maintenant, vous achèterez plus tard
Pour la France: "Ikonta" S. A. R. L., 18-20, rue du Faubourg-du-Temple, Paris XIe. — Pour la Suisse: Jean Merk, Bahnhofstr. 57 a, Zürich. — Pour la Belgique: H. Nieraad, 14, r. Franklin, Bruxelles-Schaerbeek.

Murmures de bivouac

Eclaireurs finlandais en reconnaissance lointaine

Par le correspondant de guerre P. Gross-Talmon

Dans le maquis de la Carélie orientale, la guerre a ses lois spéciales. On a vu, en page 9, une photo en couleurs représentant des éclaireurs finlandais en patrouille lointaine dans la forêt. Voici un récit dramatique de la lutte de ces hommes

Le quatrième jour, une barbe épaisse se couvre déjà les joues et les mentons des hommes. Hâlés par le vent et le soleil qui les rendent encore plus foncés, les visages ruissellent de sueur. L'air est humide, brumeux et d'une chaleur quasi tropicale; des nuages de moustiques dansent au-dessus du sol marécageux et des flaques d'eau saumâtre. Un petit groupe d'éclaireurs finlandais parcourt cette forêt vierge de la Carélie orientale, loin à l'intérieur des lignes ennemies.

Depuis le jour où ils ont quitté le poste avancé, après un trajet de plusieurs heures dans la vedette rapide qui les a déposés là, quelque part dans cette contrée sauvage, nul mot prononcé à haute voix ne s'est échappé de leurs lèvres. Le « Luutnantti » ne donne ses ordres qu'en chuchotant. Seuls, des traces mystérieuses, la boussole, ou leur instinct de chasseur sans cesse en éveil, conduisent infailliblement ces guerriers de la forêt vierge. Ils ont déjà fait leurs preuves en d'innombrables reconnaissances à travers ces vastes étendues marécageuses aux taillis d'une hauteur d'homme.

Subitement l'officier s'arrête et, le nez au vent, comme pour flairer, il chuchote tourné vers ses hommes: « Ryssä! ». Changeant de direction, il continue de mener en avant le peloton de tête. Moins d'une heure après, ils se trouvent devant les cendres d'un feu de camp que les Russes viennent de quitter.

Ainsi, la trace est découverte.

Chasseurs et parfois chassés en même temps, les groupes de combat parcourent ces forêts sauvages de sapins et de bouleaux, et traversent le sol mouvant des marais. Ils rôdent sans but, se fiant plus à l'ouïe qu'à la vue. A chaque instant, ils s'attendent aux coups de mitraillettes qui peuvent claquer au milieu de ce silence pesant. Dans les halliers impénétrables, ils sont sans cesse exposés aux attaques de l'adversaire qui, peut-être, les suit déjà sournoisement depuis des jours entiers sans qu'ils s'en soient aperçus. Car c'est celui qui a repéré l'ennemi le premier et tiré aussitôt qui emporte la décision.

En hiver, la trace des skis dans la neige révèle le chemin que l'éclaireur vient de prendre tandis que dans les courts étés polaires, amis et ennemis doivent se cacher des rayons du soleil, illuminant même les nuits, dans la verdure luxuriante des jungles finlandaises. Mais les murmures des forêts impassibles couvrent toujours les tragédies dont l'écho ne parvient jamais jusqu'aux contrées habitées.

C'est la guerre en Carélie orientale.

Cette région presque inconnue entre la mer Blanche et le lac Ladoga comprend des vastes étendues qui constituent en Europe les derniers vestiges de véritables forêts vierges. De grandes parties sont couvertes de marais, foyers d'incubation de nuées de moustiques qui, avides du sang humain, dansent autour des têtes des hommes. Inutile d'essayer de se protéger par des voiles. Dans les broussailles de la jungle, ils seraient vite déchirés. Mais au

ceinturon on porte un flacon d'huile contre les moustiques avec laquelle on se frictionne le visage et les mains toutes les heures.

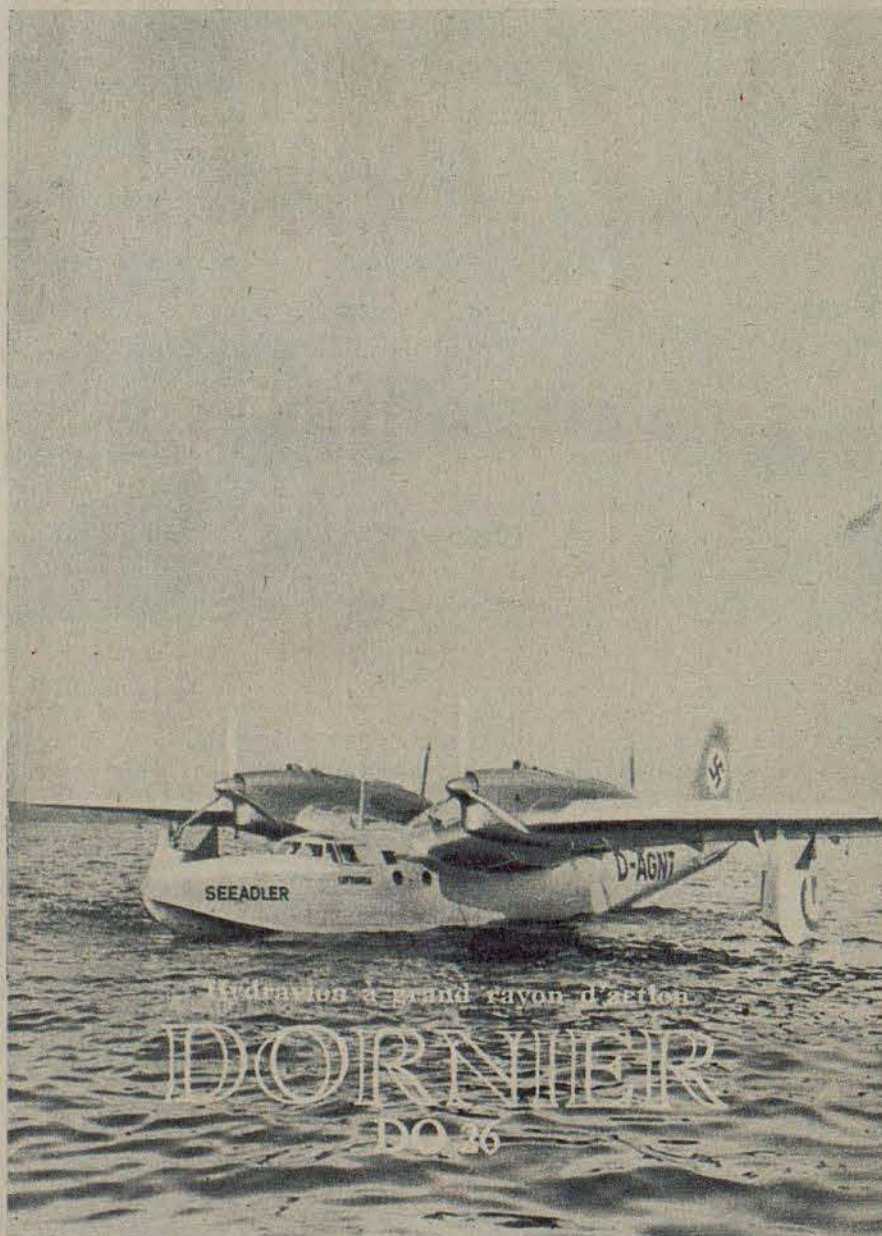
En sautant d'une touffe de laïches à l'autre, on traverse le marais où les ceilleils uligineux élèvent leurs couronne de soie blanche. De loin, un couple de grues effrayé, regarde ces fantômes étranges et, là-haut, dans le ciel bleu du soir, un aigle plane en décrivant des cercles. Lorsque le groupe, au complet, s'est rassemblé sur l'autre rive du lac marécageux, les hommes aperçoivent Antéro qui, excité, se penche vers le sol. De ses doigts, il contourne une trace dans la terre humide, s'éloigne de quelques pas, revient et annonce, la mine attristée: « Un ours! Il y a une heure à peine qu'il a passé par ici et, hélas! nous ne devons pas le chasser! Quel dommage! » Très nette, la trace de la patte du « karhu », ce maître de la forêt, est visible sur le sol, longue d'une coudée. Ce devait être une bête admirable.

La découverte des traces est la spécialité d'Antéro. Ce petit Carélien qui aime les plaisanteries, vient de Pielisjärvi où, petit paysan, il cultivait ses champs. Ayant passé toute sa vie dans les forêts, il possède un flair remarquable. Lors d'une de ses dernières « parties » — c'est ainsi qu'on appelle ses entreprises de reconnaissance — on avait mis un chien policier sur les traces d'un détachement soviétique. Mais, après deux jours, la bête était toute déroutée. Alors Antéro reprit la trace un kilomètre plus en arrière et, avec une sûreté de somnambule, il conduisit son groupe en avant. Le soir suivant ils atteignirent le camp ennemi dans la forêt et anéantirent le groupe soviétique, surpris dans son sommeil, sans subir eux-mêmes de pertes.

Deux choses sont indispensables aux Finlandais: la « sauna » ou bain de vapeur, s'il est à la maison, et le feu, s'il parcourt la forêt. Il est passé maître dans ces deux arts. Même si l'ennemi est à proximité, il peut se permettre d'allumer un feu de camp, car ni la fumée, ni la lueur ne le trahiront à travers ces bois épais. Et, naturellement, les sentinelles montent la garde, réparties aux quatre coins du camp. Lorsque, après quelques minutes, l'eau pour le thé ou le café bout, chacun fait sa cuisine selon son propre goût: on la prépare la « Räiskäleisä », crêpes de flocons d'avoine au beurre, on fait frire des morilles cueillies pendant la marche, ou des œufs de canards sauvages trouvés en grosses quantités dans les nids au bord du lac. Après le repas, en fumant une « Savukkeita », cigarette finlandaise assez forte, c'est un véritable concubule qu'on entame en chuchotant, en dépit de la nature taciturne des coureurs de bois, tandis que d'un côté on est roti par le feu et de l'autre gelé par le vent du nord.

Voilà Lauri K., le chef du groupe, un robuste étudiant du nord de la Fin-

Suite page 27





A propos de cette aquarelle, notre correspondant de guerre écrit: «...une rivière interdit l'accès à la région des partisans. Rapidement, et par des moyens bien simples, les cosaques surmontent l'obstacle. Utilisant un radeau, deux compagnies passent sur l'autre rive, sans qu'on entende le moindre bruit. Leurs mouvements sont souples et agiles comme ceux des Indiens. La lune illumine de son éclat blafard cette scène qui se détache sur un fond argenté... »

UN PEINTRE DE GUERRE CHEZ LES COSAQUES

«Signal» reproduit dans les huit pages en couleurs qui suivent un choix d'images de guerre, de portraits et de paysages, œuvres du peintre Hans Jörg von Reppert-Bismarck, correspondant de guerre à l'Est

DE nos jours le correspondant de guerre n'est plus un civil qui flâne autour des champs de bataille et dont les récits pleins d'imagination ne sont nullement dus à sa propre expérience; il n'est aujourd'hui qu'un soldat parmi tant d'autres, et ce qu'il décrit de sa plume ou de son pinceau a souvent été accompli au péril de sa vie ou sous la menace d'un danger incessant. Au cours de la première guerre mondiale, beaucoup d'artistes ont également relaté leurs expériences du front. Mais leurs œuvres restaient sans effet; elles n'aidaient pas à franchir ce no man's land psychologique qui s'étendait entre le front et le pays, les éloignant toujours plus l'un de l'autre. Ce qu'aujourd'hui les reporters de guerre voient et décrivent sur tous les fronts ne reste pas dans leurs cartons privés. Cela peut agir sans retard sur les contemporains. Outre la presse et le film, de nombreuses expositions des peintres de guerre sont organisées par le Haut Commandement de l'armée allemande dans toutes les régions du Reich.

La vérité de l'expérience individuelle, le sens de l'émotion, la force des sentiments, ce sont là les premières impressions qu'on éprouve devant les aquarelles et les esquisses en détrempe de Hans-Jörg von

Reppert-Bismarck, dans le secteur moyen du front de l'Est. Cet artiste était affecté à une unité de cosaques composée en majorité de volontaires du pays et d'habitants de la région du Don. Leur mission consistait à combattre les partisans. A l'Est, ce qui frappe tout d'abord le peintre et l'écrase presque, c'est l'immense espace, continu et infini, ce vaste horizon de « l'océan terrestre » qui s'étend devant ses yeux. Comparé à ce paysage, celui de son pays lui apparaît comme une miniature, comme vu par le petit bout de la lunette.

Les aquarelles de Reppert-Bismarck donnent une idée précise de ces paysages de l'Est qu'il a vus non pas à travers le prisme déformant d'un œil étranger, mais avec celui d'un fils du pays. Simplement et naïvement, il a transcrit sur le papier, en traits légers et rapides, l'atmosphère et l'esprit du paysage, ses lumières et ses ombres, sous l'inspiration du moment. Ici, une pente escarpée près d'une rivière, au crépuscule, peuplée, comme par des fantômes, de sombres figures de cosaques, devant la masse noire d'un bateau et le croissant de lune. Ailleurs un autre paysage, typiquement russe, plat et monotone, infini et désolé, avec ses masures basses aux toits de chaume et les teintes jaunissantes d'une maigre végétation.

Mais le bleu du ciel et l'or mat de la lumière en font une symphonie de couleurs. Ou bien le regard glisse sur un décor à l'arrière-plan duquel on aperçoit, comme un mirage, les contours d'une cathédrale blanche se détachant sur un nuage rouge. Outre ces esquisses de paysages rapidement jetées sur le papier, d'autres nous donnent de saisissantes images des différents types de cosaques. Voilà le chef du régiment, un Balte, et ses hommes sous leur grand bonnet de fourrure, à la calotte rouge, tombant sur les yeux. Leur regard vif exprime leurs sentiments. Voici le visage juvénile, mélancolique et résigné de Nikolai, un jeune garçon de seize ans, dont les parents ont été déportés et les sœurs violées. Un dessin montre un groupe de cosaques sortant d'un village; un autre, tout imprégné de poésie, dépeint une clairière où, après un combat victorieux, des prisonniers sont rassemblés. Sur une esquisse légère, deux cosaques, la bataille finie, s'appuient sur leurs fusils dans une attitude familière. Certes, ces études reproduisent des impressions rapides et passagères, mais elles n'en ont pas moins un effet profond et puissant, car entre elles et la réalité des choses règne une harmonie parfaite.



Le commandant von Renteln, chef d'un régiment de cosaques. Lorsqu'il était encore capitaine, il choisissait lui-même les hommes de sa compagnie parmi un grand nombre de volontaires. L'ancien combattant pour la libération balte, que ses cosaques appellent « petit père », porte, outre de nombreuses décorations de guerre, le char en argent avec l'F doré, insigne des combattants d'une division blindée près de Rschew



Siméon Petrovitch K



Platon Michailovitch B



Alexis Petrovitch D



Savelij Nicolajevitch Z



Dans la région des partisans. Le train d'un régiment de cosaques, traverse un village russe. Au premier plan, le cimetière qui avait été transformé par les partisans en position fortifiée



Arkady Feodorovitch M



Pierre Nicolajevitch F



Kusma Matvejevitch K



Nicolas Sergejevitch K

LE COMMANDANT ET SES HOMMES

PENDANT la première guerre mondiale, le commandant von Renteln était lieutenant dans la Garde à cheval du tsar. La révolution bolcheviste lui confisqua tous ses biens. Transporté de prison, en prison il fut finalement déporté en Sibérie. Ayant réussi à s'enfuir en Esthonie, son pays natal, il combattit bientôt avec un corps franc allemand, participant ainsi à la lutte traditionnelle des Baltes pour leur liberté, contre l'agression venant de l'est. La figure bronzée de

Simeon Petrovitch K. Au cours d'une mêlée il fut fait prisonnier par les hommes du commandant; quand il s'aperçut qu'il était entouré de cosaques, il se battit aussitôt à leurs côtés « contre les commissaires » comme il disait. Depuis ce jour, il a fait ses preuves en de nombreuses occasions

Alexis Petrovitch D. est un vieux soldat endurci. « ... Les allemands vaincront, nous en sommes sûrs. Je ne suis pas communiste. Pourquoi donc continuerais-je à combattre pour Staline et son régime exécré? Ils laissent nos familles mourir de faim et nous font tous périr! »

Arcadij Feodorovitch M., a travaillé en usine dès son plus jeune âge. Un jour, étant arrivé un quart d'heure en retard, sans que ce fût sa faute d'ailleurs, il fut condamné à six mois de prison

Kusma Matvejevitch K. Fils d'un forestier fusillé en 1921 comme ennemi de l'Etat. Comme on n'avait pas confiance dans le fils, on le condamna aux travaux forcés. « ... Le peuple russe fait confiance aux Allemands parce qu'il en a assez de la guerre et du sang répandu! »

ce soldat qui, en 1939, entra dans l'armée allemande comme simple volontaire, est ridée à la fois par la chaleur des étés et les gelées des hivers de l'Est. Cet homme dur et ferme, qui voit dans la lutte contre le bolchevisme le but de sa vie, possède la confiance absolue de ses cosaques. Ceux-ci éprouvés par les combats, ne l'ont jamais abandonné quelle que fût la gravité de l'heure. Voici quelques commentaires intéressants sur les portraits de ses fidèles compagnons.

Platon Michailovitch B. « ... Pour qui dois-je me battre, dit-il, après qu'ils nous ont tout pris? J'avais vendu le peu que je possédais et je m'étais acheté un cheval avec le produit de la vente. Pour cela, on m'a condamné à cinq ans de prison. A la faveur d'un assaut, je suis passé aux cosaques... »

Savelij Nicolajevitch Z. a rejoint par mer le secteur méridional du front allemand sur le côtre à moteur « Lénine ». Tout l'équipage s'est mis à la disposition des troupes allemandes, livrant toute la cargaison du bateau

Pierre Nicolajevitch F. « ... la prépondérance des Juifs dans mon pays m'a révolté. Tous les postes importants sont occupés par eux. »

Nicolas Sergejevitch K. Arrêté à Moscou comme « Besprisornyi » (enfant vagabond). Agé de seize ans à peine, on l'a contraint au service militaire. « ... Mes parents sont en Sibérie, s'ils vivent encore! Je ne sais où se trouvent mes frères et sœurs. J'ai entendu parler de l'ordre du Führer concernant le bon accueil et le traitement humain des prisonniers, et alors je suis passé aux Allemands. »



Vladimir Alexandrovitch R. s'est distingué dans plusieurs combats par sa grande bravoure. « Jusqu'alors, j'ai toujours eu la vie dure. Enfant, je devais déjà travailler dans les mines. Ce n'est qu'aujourd'hui que je connais la liberté et la camaraderie. J'espère qu'après la guerre il y aura une vie nouvelle. »





Après l'engagement. La nature vaste et infinie de leur pays se retrouve dans le tempérament des cosaques. On en aperçoit le reflet dans leurs yeux. Tout le reste de leurs visages disparaît sous les cols relevés de leurs manteaux et les bonnets de fourrures aux calottes rouges, rabattus sur le front

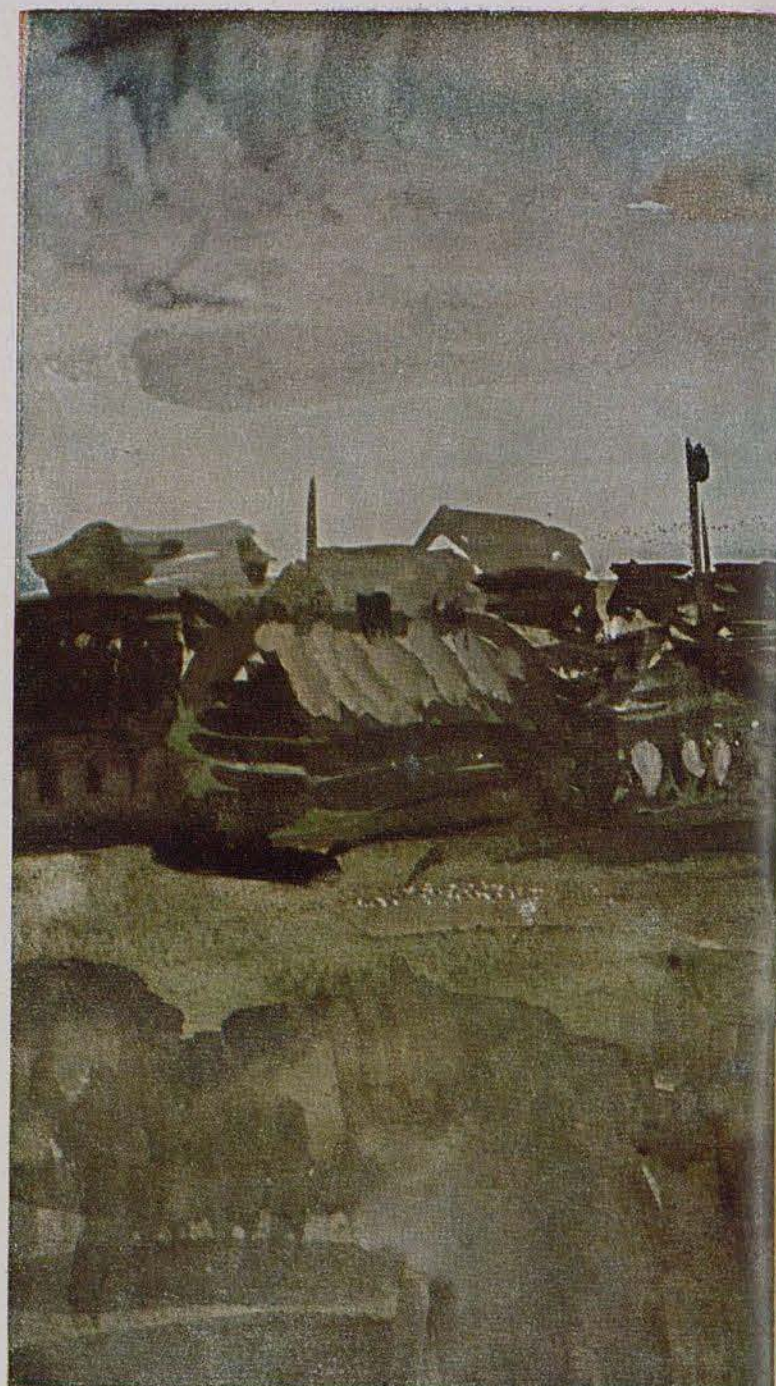


Avant le départ. La vision du train des équipages dans ce paysage sauvage évoque le souvenir de la guerre de Trente Ans. Les siècles semblent avoir passé à travers les mœurs des cosaques sans y avoir laissé de traces

VU PAR UN OCCIDENTAL

TOUT soldat qui parcourt pour la première fois les immensités de l'Est éprouve une impression particulière, celle d'un silence pesant: l'étendue sans bornes l'imprègne tout entier. L'Occidental, chez lui, est habitué à un cadre géologiquement varié; ce qui lui semble ici d'abord plate monotonie lui insuffle au cours de séjours prolongés une heureuse tranquillité d'âme. Il respire peut-être, pour la première fois,

le vaste ciel et les vastes horizons. Nombreux sont les soldats de bien des contrées d'Europe qui ont appris à aimer ce pays-là. Pays où l'on entend battre son propre cœur. Ce n'est pas pour rien que les gens qui vivent ici ont un reflet de plus que les Occidentaux dans le brun, le noir ou le bleu de leurs yeux. Ce pays est la terre des cosaques, les plus purs de ses fils sans doute. Ce pays a fait naître les âpres mélodies nostalgiques qu'ils modulent du haut de leur monture. La claire intonation des chanteurs est à l'image du paysage, large, sans fin



Polozk, la ville des larmes. Vue prise de la banlieue sur la ville de Polozk pour la possession de laquelle viennent de se dérouler de durs combats. Au fond, les magnifiques églises anciennes



Polozk pour la possession de laquelle viennent de se dérouler de durs combats. Au fond, les magnifiques églises anciennes

Village abandonné par les irréguliers. Lors de leur fuite dans les forêts, les partisans ont emmené la population. La journée pluvieuse de printemps, dépeinte ici, souligne la solitude infinie de ce paysage cher à tous les cosaques





Dans la forêt marécageuse. Les hêtres, les ormes et les sapins sont serrés comme dans une forêt vierge. Après avoir enfumé les fortins, les cosaques se rassemblent. Ils connaissent les méthodes astucieuses de combat des partisans; le danger est partout. Instinctivement, presque sans avoir conscience, ils restent le fusil en joue, s'assurant de la sécurité des lieux, scrutant de tous côtés d'un regard attentif.

Après un dur combat. Les relèves se sont mises en route pour rejoindre les postes d'avant-garde. Trempés jusqu'aux os par le marais, les soldats relevés regagnent leurs positions de repos, enveloppés dans leurs couvertures et leurs toiles de tente.

Murmures de bivouac

Suite de la page 18

lande. La guerre d'hiver a interrompu ses études sur la science forestière. Mais ayant déjà vécu plus de six ans parmi les bûcherons, comme technicien dans le « tukkitöitä », il était prédestiné à devenir un guerrier de la forêt vierge. Au cours de la campagne, il devint un excellent commandant de groupe d'éclaireurs. A l'occasion d'une de ses innombrables reconnaissances, il pénétra, par des marches de plusieurs semaines, dans les régions ennemies, jusqu'à 600 kilomètres de la frontière finlandaise. En dehors d'autres missions accomplies, il obtint là des résultats très importants. Jusqu'ici, un seul camarade a été tué dans toutes les actions commandées par lui, bien que tous aient déjà été blessés.

Personne ne prendrait pour un Carélien oriental le « kersanti » Kalle U. avec son noble profil, si son dialecte ne le trahissait pas. Il est le fils d'un « Finlandais américain » d'Aänislinna, sur le lac Onéga. Lorsque, en 1919, la République finlandaise fut proclamée, non sans que le Reich allemand y eût prêté son assistance, les Finlandais réclamèrent en vain des bolcheviks la reconnaissance du territoire entier habité par les Finlandais, dont faisait incontestablement partie la Carélie orientale. C'est dans cette région que furent conservés dans leur forme la plus pure les plus beaux monuments de la littérature finlandaise : les poèmes épiques « Kalevala » et « Kanteletar ». Elle devait ensuite traverser une période de souffrances sous la « République Carélienne socialiste et autonome » dans laquelle il n'était en réalité jamais question d'autonomie. Plus tard, des bureaux de recrutement communistes en Amérique engagèrent par de fallacieuses promesses quelques milliers de Finlandais à l'étranger à rentrer dans leur pays devenu communiste, où ils s'occupèrent d'une manière remarquable de la reconstruction du pays, en fondant une industrie du bois très productive, ce que, quelques années auparavant, des Russes venus de Moscou avaient essayé en vain. Mais dès que l'organisation fut achevée, un nombre toujours croissant de Caréliens furent assassinés ou, après avoir été déçus de leurs positions et privés de leurs propriétés, soumis à des souffrances insupportables.

Kalle avait réussi à s'enfuir à temps en Finlande, où il fit la guerre d'hiver comme simple soldat. Il prit part à la conquête d'Aänislinna avec des unités allemandes et finlandaises en septembre 1941. Il y retrouva sa maison, mais non ses parents. Connaissant la pratique moscoutaire, il n'ose plus, à présent, espérer les revoir. Un cas comme celui-ci il y en a des milliers en Finlande.

A son tour l'adjudant Uitto s'approche du feu. Il a posé plusieurs mines dans le terrain alentour du petit poste, et savoure maintenant le thé que Pekko, l'Ukrainien, lui présente. Cet Uitto, militaire de carrière, est un homme grand et mince qui ne semble pas connaître la fatigue quand il est dans une « partio ». Il possède un don exceptionnel pour inventer des mines et des pétards. D'une dureté exemplaire pour lui-même il a montré son énergie l'an dernier au cours d'une entreprise de reconnaissance.

Tandis qu'il fabriquait un pétard, le détonateur explosa dans sa main. Outre d'autres blessures, cet accident le priva subitement de la vue. Il resta aveugle pendant deux mois. Mais comme le groupe se trouvait fort avancé dans le hinterland ennemi et que, sans doute,

les Soviets ne tarderaient pas à découvrir les traces des hommes dans la neige, il était nécessaire de se retirer aussi rapidement que possible. En dépit de ses violentes douleurs et de l'affaiblissement dû à la perte de sang, Uitto se maintint dans la marche vers le poste pendant deux jours et deux nuits, presque sans pauses, guidé seulement au moyen d'un bâton de ski par le camarade qui le précédait dans la file. En ce moment il se fait déchiffrer un message par Jussi, le télégraphiste, qui est à l'écoute.

Jussi est le cadet de la « partio ». Etant collégien, il a séjourné quelque temps dans un camp de jeunesse hitlérienne en Allemagne. Malgré cela, la langue allemande lui cause souvent des difficultés. Et quand il s'est empressé dans une phrase trop compliquée, il avoue, résigné : « Diable, oui, je parle — comment dit-on ? — un allemand petit nègre ! C'est dommage ! »

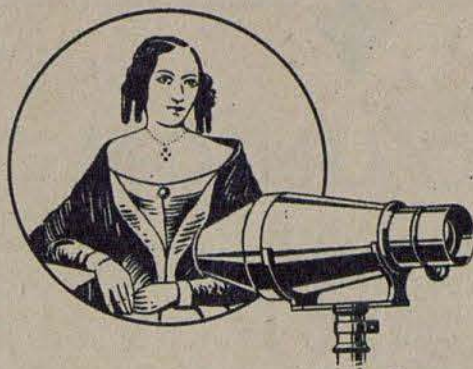
Comment Pekko, l'Ukrainien, s'est-il associé aux Finlandais ? C'est toujours la même histoire. Conducteur de tracteur à Nikolaïev, il vit son père et sa mère tués par les bolcheviks. Comme on le considérait comme un personnage peu sûr au point de vue politique, il fut mobilisé en qualité de chauffeur. Il fit ainsi la guerre d'hiver dans l'isthme de Carélie. Un jour, il devait, accompagné de son chef de groupe, conduire son camion lourdement chargé de mitrailleuses, de canons anti-char, de munitions et d'une importante quantité de mitraillettes en première ligne. Au moment opportun, il assomma son sous-lieutenant avec la manivelle et, à toute vitesse, dirigea son camion avec toute la charge vers les lignes finlandaises. C'est le meilleur tireur au revolver du groupe. Lauri affirme qu'il touche, à coup sûr, à une distance de cent mètres, la pupille de l'œil d'un bolchevik. Et alors, ajoute-t-il, « le blessé n'aura plus besoin de lunettes ».

C'est à peine le milieu de la nuit, et déjà le soleil illumine les cimes des sapins. Les hommes dorment autour du feu, enveloppés dans leur toile de tente. Seul, Mikko, l'éternel farceur, conte une de ses anecdotes, riant doucement d'une manière très drôle, tandis que son visage se couvre de mille petites rides à la manière de Guignol. Peut-être serait-il moins gai s'il savait que, dans quelques jours, il devait subir le sort des soldats : une mine lui causera d'affreuses blessures !

Quand, pendant notre voyage de retour dans la vedette rapide, Mikko se tord sur le sol, pâle et gémissant, Lauri exprime tout haut ce que chaque soldat, au front, doit toujours avoir présent à l'esprit : « Certes, à la réflexion, il faut se dire que tous les jours, nous portons notre suaire. Mais devons-nous nous attrister en redoutant toujours le pire ? Non, malgré tout, la vie est bigrement belle et nous saurons la conquérir. Il faut seulement avoir de la patience. Le Bon Dieu nous a donné le temps. Il n'a pas dit de nous dépêcher ».

Le bateau sillonne l'eau tranquille qui reflète le disque rouge du soleil. Les forêts bordent le lac de leur ligne bleue. Les canards sauvages s'envolent en claquant leurs ailes ; voilà la Carélie orientale dans toute sa beauté monotone et mystérieuse !

« Dites-donc, personne n'a plus de cigarettes ? » C'est la voix de Mikko ; et, soulagés, nous nous regardons en riant. Car celui qui a envie de fumer n'est plus en danger de mort.



Un siècle



de photographie

Voigtländer



Brillante
et souple

la plume

Kaweco

glissera, légère, sur
votre papier

Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de *Kaweco*

1
Audi

AUTO UNION

AUTOMOBILES
AUDI
DKW
HORCH
WANDERER
MOTOCYCLETES DKW
MOTEURS DKW

réputées dans le monde entier

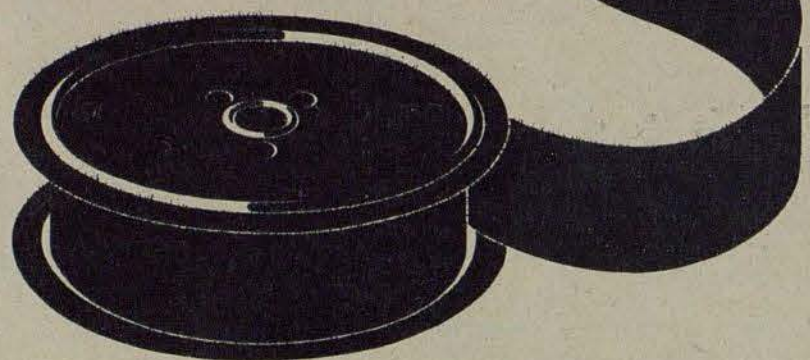
AUTO UNION

AUTOMOBILE

U 9167

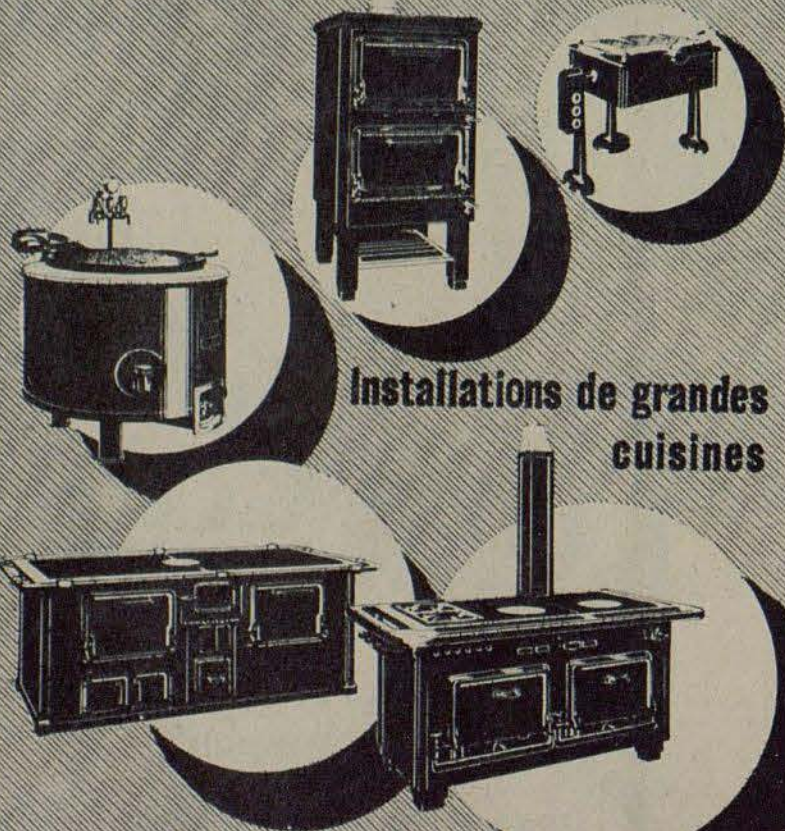
Geha EDELKLASSE

Le Ruban de qualité, très résistant, fera encore plus d'usage si on l'utilise avec précaution. La frappe trop forte, l'abus des soulignés l'use inutilement et abrège sa durée.



GEHA-WERKE · HANNOVER

Küppersbusch



Installations de grandes cuisines

F. Küppersbusch & Söhne A. G., Gelsenkirchen

Lohse
Uralt Lavendel
exhale
la propreté et
la fraîcheur

Lohse Uralt Lavendel a subi, en quantités, certaines restrictions. Mais sa qualité n'est point changée. Soyez-en économes : quelques gouttes suffisent à procurer un quart d'heure de fraîcheur et de bien-être. Vous devriez l'essayer. On vit mieux, on travaille plus facilement dans une atmosphère de fraîcheur parfumée.



Devant le monde attentif, eut lieu à Compiègne, en 1940, la signature de la convention d'armistice franco-allemande; la radio relata l'événement que clôtura un geste en l'honneur des morts des deux camps. C'était là un accord entre soldats qui laissait à la France son honneur intact et donnait aux anciens adversaires la possibilité d'une collaboration féconde. On voit ici le chancelier Hitler serrant la main du maréchal Pétain.

DEUX ARMISTICES...

La guerre est un moyen d'établir la paix. Elle devrait l'être, du moins, toujours. Un armistice qui, hors du cadre strict des nécessités d'ordre militaire, n'épargne pas au vaincu les humiliations inutiles, n'est plus qu'une tentative de saboter la paix à venir, d'éterniser les haines et de poursuivre la lutte dans la « paix » même.

L'honneur des Français n'est pas en cause

L'armistice franco-allemand du 22 juin 1940, pour sévères qu'aient dû être ses stipulations d'ordre militaire, ne contient rien qui fût contraire à l'honneur du peuple français. Le maréchal Pétain a pu déclarer, au lendemain de sa conclusion, dans un appel radiodiffusé: « L'honneur des Français n'est pas en cause. Notre armée s'est battue bravement et loyalement. Surclassée par le nombre et par la qualité du matériel, elle a dû demander la cessation des hostilités. Cette demande, je vous le répète encore, elle l'a formulée en toute indépendance et en toute dignité. »

De telles paroles ont pu être prononcées par le maréchal Pétain, parce que effectivement les négociations d'armistice n'avaient rien fait ressortir qui pût, au delà des nécessités proprement militaires, humilier la France au regard de sa propre histoire ou des autres peuples d'Europe.

A lui comparer le monument de honte que Victor-Emmanuel et Badoglio ont signé, on tient la preuve éclatante que les dirigeants anglo-américains, en formulant leurs clauses d'armistice, loin d'avoir la paix en vue ou de songer tant soit peu à l'avenir de l'Europe, ne projetaient rien moins que l'anéantissement du peuple italien. Au cours de ces dernières décades, la France a eu maints différends avec l'Italie. Les Français, cependant, ne manqueront pas de s'apercevoir que l'anéantissement d'un grand peuple européen ne saurait en aucun cas servir la cause de l'avenir de notre continent.

Mais dressons point par point le parallèle des deux traités d'armistice:

Nécessité militaire d'un côté. prétentions infamantes de l'autre

Le paragraphe IV de l'armistice franco-allemand exigeait que l'armée, la marine et l'aviation françaises soient, dans un délai qui serait prochainement fixé, démobilisées et désarmées.

Le paragraphe IX de l'armistice italo-américain, à l'opposé, réclame du gouvernement italien la garantie que toutes les unités armées disponibles, si besoin est, assurent activement et rapidement l'application de cet armistice.

En d'autres termes, on demandait au gouvernement italien l'indignité de faire intervenir par les armes les forces italiennes contre leurs propres alliés de la veille.

Le but de l'Amérique: Anéantir la puissance navale de l'Italie

Le paragraphe VIII de l'armistice franco-allemand spécifie que la marine de guerre française — hormis les éléments nécessaires à la défense des intérêts de l'empire français et dont le gouvernement français pourra disposer — devra être rassemblée dans les ports qui seront désignés à cet effet, et désarmée. Dans la désignation des ports, le port d'attache des navires sera déterminant. Le gouvernement allemand déclare solennellement au gouvernement français ne pas avoir l'intention d'utiliser militairement pour son compte la flotte de guerre française se trouvant dans les ports sous contrôle allemand. Il déclare, en outre, solennellement et expressément ne pas avoir l'intention de revendiquer la livraison de la flotte française lors de la conclusion de la paix.

Le paragraphe IV de l'armistice italo-américain stipule par contre: « La flotte italienne et les forces aériennes doivent, en vue d'être livrées, se rendre sans délai aux lieux que désignera le commandant en chef allié avec toutes précisions pour leur désarmement ».

En 1940, l'Allemagne n'a donc pas exigé la remise de la flotte française.

Il a fallu un état de fait radicalement nouveau dû à l'occupation de l'Afrique du nord par les Américains et la violation des conventions par nombre de généraux et d'amiraux français pour que l'Allemagne aille occuper Toulon, port de guerre. Si ces généraux et amiraux n'avaient pas manqué à leurs engagements, la flotte française stationnerait encore aujourd'hui, intacte, dans le port de Toulon. Au contraire, les Américains ont exigé de l'Italie la livraison au complet de leur flotte, afin de l'utiliser, si possible avec des équipages italiens, contre l'Allemagne. Ils ont exigé par là une trahison caractérisée, déshonorante, et ils ont manifesté du même coup leur volonté d'éliminer une bonne fois la puissance navale qu'était l'Italie — dans sa flotte de commerce comme dans sa flotte de guerre.

Abandon total: on signe une traite en blanc

La convention d'armistice franco-allemand ne contient aucune espèce de stipulations non militaires qui eussent pu être déshonorantes pour la France. L'armistice italo-américain impose par contre, au gouvernement italien en son paragraphe XII, l'obligation de signer une traite en blanc dont l'effet le plus sûr eût été de le priver en fait de l'ombre même d'une liberté, si le traité avait pu entrer en vigueur. Ce paragraphe XII contient en effet la clause suivante: « D'autres conditions de nature politique, économique et financière, que l'Italie s'engage à remplir, seront communiquées à une date ultérieure ».

D'un côté, la convention d'armistice franco-allemand laissait la porte ouverte à toutes les possibilités d'une reconstruction européenne; de l'autre, le « diktat » anglo-américain à l'Italie montre le fond des intentions d'un vainqueur visant à briser net jusque dans l'après-guerre le ressort moral du vaincu et finalement à déshonorer le peuple battu. Rien ne forme contraste plus criant que le parallèle de ces deux armistices. L'un découle des convictions d'un combattant magnanime et raisonnable; l'autre d'une perversion qui veut détruire les populations et supprimer de grandes nations civilisées de l'Europe.

Un armistice qui n'arrête pas les bombardements

La convention d'armistice franco-allemande fut conclue au grand jour et entra en vigueur sans retard. L'armistice italo-américain, par contre, ne pouvait, en vertu de son paragraphe

XII, pas même être publié par les Italiens, ni à plus forte raison être communiqué à ceux qui étaient encore leurs alliés. Durant les cinq jours qui s'écoulèrent entre la conclusion et la publication, le gouvernement italien dut même — et ce fut là le comble du déshonneur — tolérer que l'action de l'ennemi continuât à frapper le sol national, en particulier une attaque aérienne sur les quartiers populeux de Naples où des milliers d'enfants, de femmes et de vieillards furent tués.

Laissant ici de côté toute considération d'ordre politique, nous jugeons la mentalité qui a présidé à la conclusion de l'un et de l'autre armistice. La prolongation de la guerre a certes coûté à la France elle-même bien des victimes auxquelles personne n'eût pu songer en 1940. Mais seules les circonstances ont entraîné ces pertes. Elles ne se seraient jamais produites si la guerre n'avait pas été nécessairement appelée à s'étendre à l'Union Soviétique qui menaçait de mort l'Europe entière. L'armistice italo-américain, au contraire, ignore la correction avec laquelle l'Allemagne a su dégager les nécessités militaires inhérentes à la guerre de toute vexation préméditée. Alors que le gouvernement français a pu maintenir l'honneur et la dignité de son peuple, Victor-Emmanuel et Badoglio ne sont aux yeux de tous, ennemis comme amis, que de méprisables traîtres sur le compte de qui l'histoire a déjà prononcé son jugement.

Les deux conventions d'armistice montrent de manière saisissante ce que sont, dans l'esprit européen, des préliminaires de paix et ce que les Anti-Européens entendent par « paix ». Répétons-le encore ici: les lois de la guerre sont dures, cependant tout dépend en dernier ressort du but final que l'on entend poursuivre.

Et de Gaulle n'a-t-il pas son mot à dire?

Mais il est encore un point qui appelle notre attention: De Gaulle, les jours qui précédèrent la conclusion de l'armistice entre Eisenhower et Badoglio, a tiré toutes les ficelles possibles pour arriver à participer à ce traité. Ce qu'on lui refusa avec un sourire ironique. Les Américains ont montré aux Français dissidents, traîtres à Pétain, qu'il ne leur viendra jamais à l'idée de les traiter en égaux.

Ils feront tout pour éviter un relèvement de la France afin de pouvoir rester impunément en possession de l'Afrique du nord. Voici un enseignement de plus, et non des moindres, qui ressort des négociations de l'armistice italo-américain et s'adresse aux Français.

En grand secret, dans le dos du camarade de combat allemand, et dans le dos même du peuple italien, fut conclu en territoire neutre le honteux armistice Badoglio. Au long des cinq journées qui suivirent sa reddition sans conditions, Badoglio donna solennellement sa parole que l'Italie continuerait à combattre, crime envers l'honneur sans exemple dans l'histoire.



vosre santé
Quel GROS souci!
 Mais non... il est tout facile
 d'éviter vous faire une dose de
JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY
 C'EST LA SANTÉ DE LA FEMME
 LABORATOIRES DES PRODUITS DE L'ABBÉ SOURY
 40, RUE DU VAL-D'AULPIET - SOISSONS - YV. N° 1. P. 1912

Gelyna
 Gelée adoucissante,
 évite les gerçures,
 protège les mains
 contre les rigueurs
 du froid.
Robel
 25 Avenue Matignon-
 Paris-Tél. Elyées 7953

Devenir rapidement
ÉLECTRO-TECHNICIEN DIPLOMÉ
 EN SUIVANT PAR CORRESPONDANCE
 LES COURS DE L'ÉCOLE PROFES. SUPER.
 DE RADIO. ELECTRICITÉ
 51, Bd Magenta, PARIS X^e
 DEMANDEZ DOCUMENTATION GRATUITE

M. Brunet & Co
COGNAC

LA PLUS BRILLANTE DES CARRIÈRES
 vous sera réservée si vous apprenez
LA FISCALITÉ par correspondance.
 Brochure explicative No 414 X sur demande
 accompagnée de 3 frs pour envoi.
 COURS T.F.J., 65, rue de la Victoire - PARIS (9^e)

Les annonces
 pour l'Édition
 Française de **Signal**
 sont reçues à
Europe 1. Place du
 Théâtre-Français
 PUBLICITÉ PARIS 1^{er}



Le chef de musique. Sa canne, qui donne le rythme, tournoie dans l'air; avec une précision remarquable la musique éclate. L'élan et la discipline du chef déteignent sur les musiciens qu'ils entraînent magnifiquement.

LA MUSIQUE NATIONALE

des chantiers de jeunesse

Des garçons de 20 ans, à fière stature, en élégants uniformes ver foncé, guêtres, gants et ceintures blanches, le bérêt crânement posé sur l'oreille... Des fanions rouge et or aux trompettes et aux tambours... Voilà la musique nationale des chantiers de jeunesse. Elle se compose de 140 hommes conduits par un « Chef de musique ». Les jeunes Français qui font leur temps de service du travail dans les chantiers témoignent un gros intérêt pour la musique, au point qu'à chaque formation nouvelle pour 70 places disponibles se présentent plus de 400 postulants. Partout où la musique des chantiers de jeunesse se produit, elle attire les cœurs à elle, car elle concrétise l'espoir en la jeune France.

Les saxophones. Ces instruments ne manquent jamais dans une fanfare de jeunes. Et leur jeu caractéristique donne aux vieilles marches de vivantes tonalités.



Aux accents de «Sambre-et-Meuse». Les jeunes hommes se sont alignés par rangées de six; les tambours roulent, les trompettes sont prêtes; à un signal les instruments, rapides comme l'éclair, volent dans l'air; les fanions rouges flottent au vent, et au son d'une marche militaire la colonne s'ébranle.

Clichés
 d'André Zucca



Les fifres.



Les trompettes.



Les cymbales.



Les cors.

Ludo
 Le Stylo
 Hors-Classe
 C'EST UNE PRODUCTION
 FRANÇAISE

Réalisée par
Les Usines De l'Ourcq

LE LAXATIF DÉPURATIF

**GRAINS
 de VALS**

est en vente comme
 toujours dans toutes
 les pharmacies

PRIX DE VENTE:

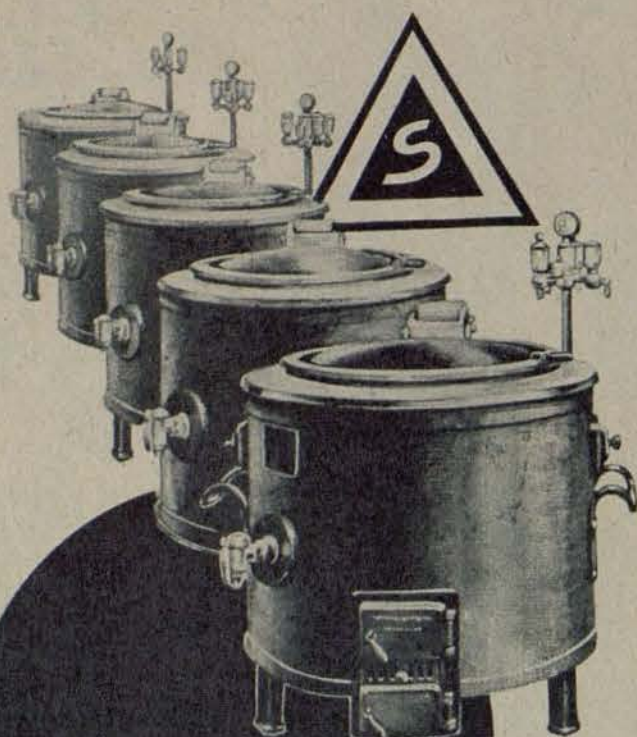
8 Fr. 50 le flacon de 30 grains
Laboratoires Noguès
 7, Rue Galvani, Paris

NOTRE DEVISE:
SERUIR d'ABORD
 PARIS. MAGASINS DE VENTE:
 2, Boulevard HAUSSMANN
 88, Rue de RIVOLI
 Succursale de LUXE:
 67, CHAMPS ÉLYSÉES
PILLOT
 PARIS

CUISINIÈRES / INSTALLATIONS DE GRANDES CUISINES

FIXÉS ET TRANSPORTABLES / APPAREILS

7928/GB



Senking

une démonstration de l'énergie
industrielle allemande

DE BUANDERIE / INSTALLATIONS DE BOULANGERIE

SENKINGWERK HILDESHEIM

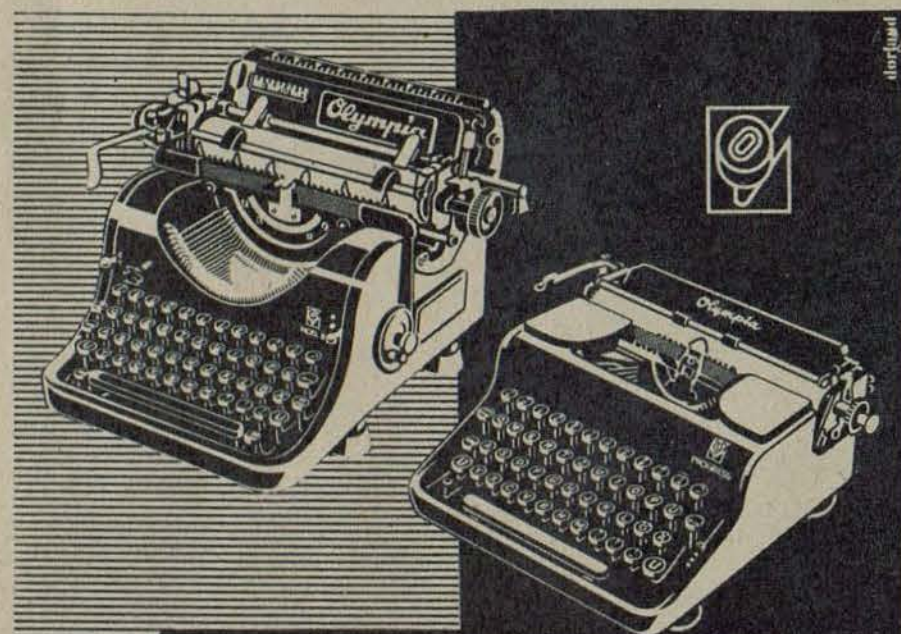


« Tu as du succès avec les femmes, bel ami », du film Tobis « Bel ami »

Theo Mackeben. « La musique du film doit servir d'accompagnement à l'action. Et moins le spectateur se souvient, après le film, de la musique entendue, meilleure elle est ! » Ce mot est de Theo Mackeben, qui, né en 1897 à Preußisch-Stargard, commença à jouer à l'âge de cinq ans. A quinze ans il était déjà si avancé qu'il pouvait débiter comme pianiste de concert. La grande guerre interrompit ce brillant début. Réformé, il entra dans la musique d'un régiment. Puis il se rendit compte que sa volonté était, non d'interpréter, mais de composer lui-même. Après la radio et le théâtre, le cinéma le prit à son tour : « Bel ami », « Pygmalion », « Le pays natal », « Le cœur de la reine » en sont les étapes marquantes et son nom est attaché aux succès de Zarah Leander. Il vient de monter à l'Admiralstheater de Berlin une nouvelle opérette « La cage dorée », et déjà l'UFA lui fait des offres



DES MELODIES



Olympia

MACHINES A ÉCRIRE POUR BUREAUX
MACHINES A ÉCRIRE PORTATIVES

Les machines à écrire OLYMPIA sont fabriquées
par Olympia Büromaschinenwerke A.G., Erfurt

En vente en France :

MACHINES A ÉCRIRE OLYMPIA S.A. PARIS-8^e

29, rue de Berri. — Balzac 42-42.

Représentation générale pour la Belgique: Handelsmaatschappij N. V. Edmond Jacobs, Anvers
En vente à: Amsterdam, Belgrade, Budapest, Bucarest, Copenhague, Madrid, Rio de Janeiro,
Stockholm, Zagreb. — Représentants OLYMPIA dans toutes les capitales du monde.

IZ 113



« Tout, dans la vie, tourne autour de l'amour », du film UFA « L'amour et le premier chemin de fer »

Harald Böhmelt. Un simple regard à la maison de Harald Böhmelt, et l'on reconnaît aussitôt le collectionneur d'objets d'art, qu'attire surtout l'Extrême-Orient. On désirerait retrouver ce mysticisme dans sa musique. Né à Halle, il étudia dans cette ville l'art et la philosophie. Cependant son penchant pour la musique l'entraîna bientôt à Nordhausen, à Halberstadt, et de nouveau à Halle, chaque fois comme chef d'orchestre au théâtre municipal. Berlin le fit connaître, alors qu'il dirigeait les concerts du « château Monbijou ». La radio le réclama, puis enfin le film qui recherche avant tout en Böhmelt ses compositions de chants populaires, compositions pleines d'une rêverie prenante. Ses débuts dans le cinéma, avec toutes ses particularités et ses « goûts internationaux » ne furent pas toujours faciles. Mais « ce que l'on peut oublier, ne coûte pas de pleurs!... » C'est le refrain d'une mélodie du compositeur



« Un jour, un miracle arrivera », du film UFA « Le grand amour »

Michael Jarry. En voyant Michael Jarry, on ne conçoit guère qu'étant lycéen, frais émoulu d'une école religieuse, il ait dirigé un chœur d'église et qu'il soit le compositeur des mélodies « Ce n'est pas pour cela que périra le monde » et « Je sais qu'un jour un miracle arrivera », qu'interpréta Zarah Leander avec un gros succès. La voie de ce musicien fut d'ailleurs sinieuse; elle le conduisit au théâtre municipal de Beuthen, puis de là aux concerts où il fut pianiste, en passant par quelques cabarets de nuit de Berlin, jusqu'à ce qu'une bourse d'études offerte par la capitale vint couronner ses efforts. Ainsi prirent naissance les « premières compositions ». Enfin le chant du marin exécuté avec virtuosité par le trio Rühmann-Sieber-Brausewetter, ouvrit toutes grandes à Jarry les portes de la carrière cinématographique. Son succès, depuis, va grandissant



POUR L'EUROPE

Malgré la guerre, le cinéma et la radio répandent dans le monde entier des refrains et des mélodies allemandes. "Signal" en donne ici quelques exemples marquants.



« Patrie, ton étoile », du film Terra « Quax, le casse-cou »



« Quand survient un jeune homme ! » du film UFA
« Les femmes sont quand même de meilleurs diplomates »

Werner Bochmann. De sa terre natale il apporta son sourire radieux. Werner Bochmann vit en effet le jour à Meerane au tournant du siècle. Puis l'étudiant en chimie qu'il était se prit d'intérêt pour la musique. Et lorsqu'il se décida finalement pour celle-ci, il s'aperçut qu'elle pouvait aussi lui faire gagner sa vie; cette idée lui vint un jour dans un cabaret où se produisait un orchestre argentin. Il se trouva que l'orchestre avait besoin d'un pianiste: Bochmann revêtit un costume de gauchiste. En même temps, il composait et faisait antichambre dans les bureaux de production. Puis un jour, il se dirigea vers la technique du cinéma et devint spécialiste du son. Ses refrains se répandirent dans le monde: « Patrie, ton étoile... », « Le soir, dans la taverne », « Bonne nuit, maman! »

Franz Grothe. Que son père eût été le représentant d'une marque de piano très connue, cela n'influença qu'indirectement son talent de compositeur. Mais sa mère, elle, était chanteuse. Le Berlinoise pur sang qu'est Franz Grothe eut la chance de pouvoir se consacrer tout entier à la musique. En tant que directeur et organisateur d'une maison d'édition de disques, il acquit une remarquable pratique. Sa carrière, alors, alla sans cesse en progressant. Et puis, lorsqu'on a à ses côtés une jolie femme... Kristen Heiberg, artiste de cinéma et de plus excellente interprète des œuvres du compositeur, est la femme de Franz Grothe. Sous sa conduite musicale, « l'orchestre allemand de danse et de divertissement » de la « Rundfunk » dont il est un des fondateurs, recule toujours plus loin les frontières sonores des émetteurs allemands. Et le talent de Grothe s'épanouit dans ses compositions pour chansons qui donnent aux mélodies une valeur durable



« C'est ainsi que nous travaillons »

Cinq compositeurs de musique pour film parlent, dans « Signal », de leur art et de leur technique

« Je compose à peine au piano », avoue Theo Mackeben. « Et c'est seulement une idée des profanes que le compositeur reste inébranlablement assis à son clavier. Il n'en est rien. De même que l'on en vient point seul au refrain. Ce dernier, est, pour la musique de film presque sans signification. C'est une inspiration qui vous prend en deux minutes ou qui ne vous prend pas. Il en est par contre autrement lorsque la chanson joue un rôle déterminé dans l'action, comme cela eut lieu par exemple dans le film « Bel Ami ». Le leit-motiv venait pour expliquer le film. Le texte doit en être tout simple pour définir le caractère du héros.

« Souvent la nuit remplace le jour », raconte Harald Böhmelt. « Mais j'ai besoin de cette dernière et de la tranquillité qu'elle répand à l'entour. Puis le travail se poursuit souvent, le chronomètre à la main. Une fois, la musique doit accompagner une bande de 30 mètres, une autre fois elle ne doit durer que 58 secondes. Ajouter à cela l'accompagnement, dont le respectable public, lorsqu'il a quitté la salle, n'a plus guère le souvenir, et dont le succès est aussi aléatoire que celui des « scies ».

Comment mon « Marin » vint-il si vite prendre sa part au succès de Zarah Leander. « Un jour, un miracle arrivera » ? demande Michael Jarry. « Je ne peux le dire moi-même exactement ». Peut-être est-ce le « Marin » qui suscite une image déterminée. En tout cas ce qui est sûr, c'est que son effet se répandit plus vite sur les côtes allemandes qu'à l'intérieur.

Mais par la suite... je pourrais presque faire une chanson, de ce qui se produisit dans les premiers temps, lorsque j'apparaissais quelque part et qu'un instrument de musique se trouvait à portée!

« Je vous le jure sur mon appareil enregistreur et reproducteur », ironise Werner Bochmann. « Je me fais confier une reproduction de la bande du son et me rejoue le tout encore une fois, afin d'y puiser des enseignements pour l'avenir. Je suis maintenant technicien passionné pour tout ce qui concerne le domaine du son. Le placement devant le micro, et notamment le groupement des musiciens joue un grand rôle. On parle souvent d'un « mélange malheureux » de musique et de dialogue dans les films. On se plaint que la reproduction simultanée nuit en grande partie à la compréhension du dialogue. Mais il ne faut pas ignorer que la voix d'un acteur correspond à une fréquence donnée que l'on doit connaître, afin que celle de la musique ne vienne pas la dominer. Il est donc nécessaire d'instrumenter et de composer de façon que les déroulements simultanés de la musique et du dialogue ne se nuisent d'aucune manière.

Pour Franz Grothe, « un refrain ne se laisse jamais forcer, jamais le travail de tête n'y mène. Plus l'inspiration est facile et naturelle, plus l'accompagnement musical a de chances de succès. Et le hasard joue aussi un grand rôle, dans la façon dont, au théâtre ou au cinéma, le public adopte le refrain. C'est au cinéma que se décide si le refrain a réellement « pris » ou non. Puis la radio apporte son concours.

DES MELODIES POUR L'EUROPE



La guerre en Carélie orientale

Eclaireurs finnois en patrouille dans la forêt
Cliché du correspondant de guerre Gross-Talmoen (PK)



La vedette Marika Röck réunit la beauté, le tempérament et la grâce. Scène de danse tirée du nouveau film Ufa en couleurs "La femme de mes rêves"

Entre

deux trains :

Sofia . . .

Notre envoyé spécial Dietrich Kenneweg, actuellement en voyage à travers le sud-est, nous transmet d'intéressantes impressions et photos sur la capitale bulgare

MON train en direction d'Istanbul arriva à Sofia à 10 heures et devait en repartir à 13 heures. C'était vraiment trop court pour admirer la ville, et trop long pour rester à la gare. J'ai donc sauté un train et, en douze heures tranquilles, ai pu rendre quelques visites, prendre quelques vues et après trois jours de wagon-lit, retrouver des repas normaux et dormir dans un vrai lit. Je projette de visiter à fond Sofia plus tard. Belle cité. Impressions nouvelles. Gens intéressants.

Midi L'architecte municipal me montre le dernier lotissement construit. Les derniers îlots tziganes disparaissent. A leur place, de claires maisons d'habitations modernes jettent leur note gaie. Sofia avait 25.000 âmes il y a soixante ans; elle en compte aujourd'hui 450.000. A peine croyable; un record!





2 heures. Je déambule dans le « jardin d'enfants royal ».

Le roi Boris lui-même l'a fait établir dans la plus belle rue, sur le boulevard du tsar libérateur. On y trouve de véritables avions et une vraie locomotive en miniature. Le jardin est interdit aux personnes de plus de quinze ans. Seuls les enfants et — geste courtois — les militaires allemands y ont accès



5 heures. Je les ai retrouvées cinq heures plus tard à dîner. Je les épie alors pour les prendre furtivement dans mon objectif. La scène se passe aux bains Marie-Louise, l'un des plus beaux établissements que je connaisse. C'est l'automne. Le soleil n'en est pas moins brûlant. Les jeunes filles sont des employées, libres après leurs huit heures de bureau. « Avant la guerre », m'ont-elles dit par la suite, « nous ne travaillions pas au dehors. Les jeunes filles bulgares apprennent à tenir le ménage et restent à la maison jusqu'à leur mariage. Présentement, les hommes sont mobilisés et l'on a besoin de nous ». Mais elles semblent trouver pizisir à cette vie, et n'en sont pas moins belles ni moins soignées. Décidément, Sofia possède de fort jolies filles

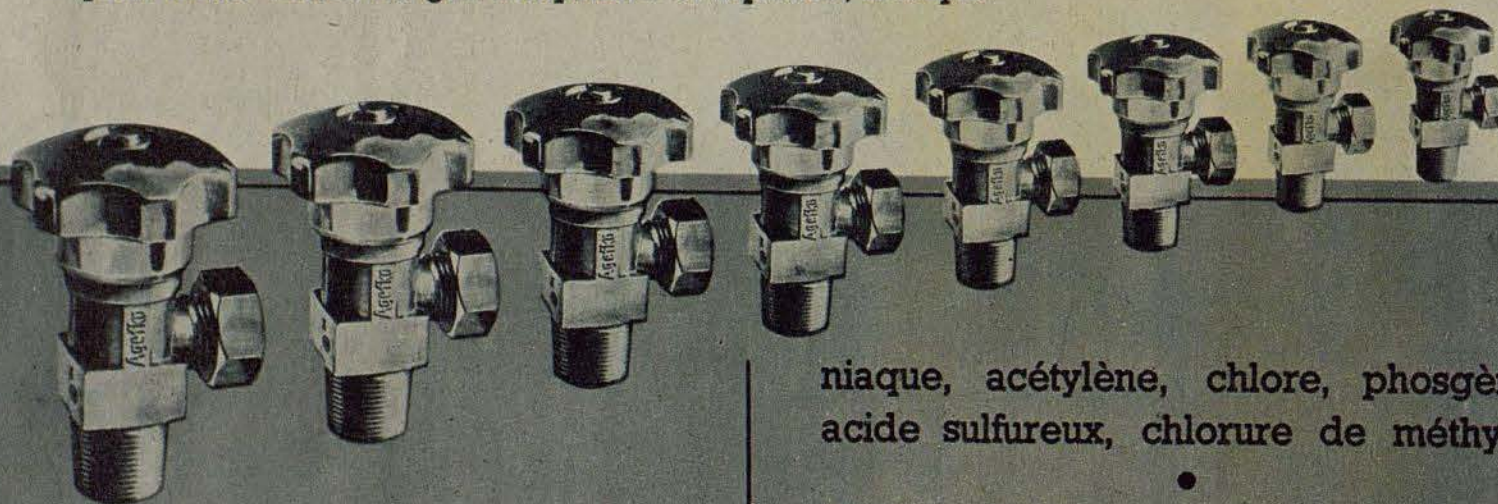


6 heures. Un instantané: le président du conseil Filoff à l'entrée du parlement bulgare. Après la mort du roi Boris, il est entré avec le frère du défunt et l'ex-ministre de la guerre dans le Conseil de régence. Cela implique un rigoureux maintien de la ligne politique. J'ai entendu parler de Filoff dans le train; il est très aimé

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre

pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz rares, air comprimé, hydrogène, ammo-

niaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLENSÄURE-INDUSTRIE

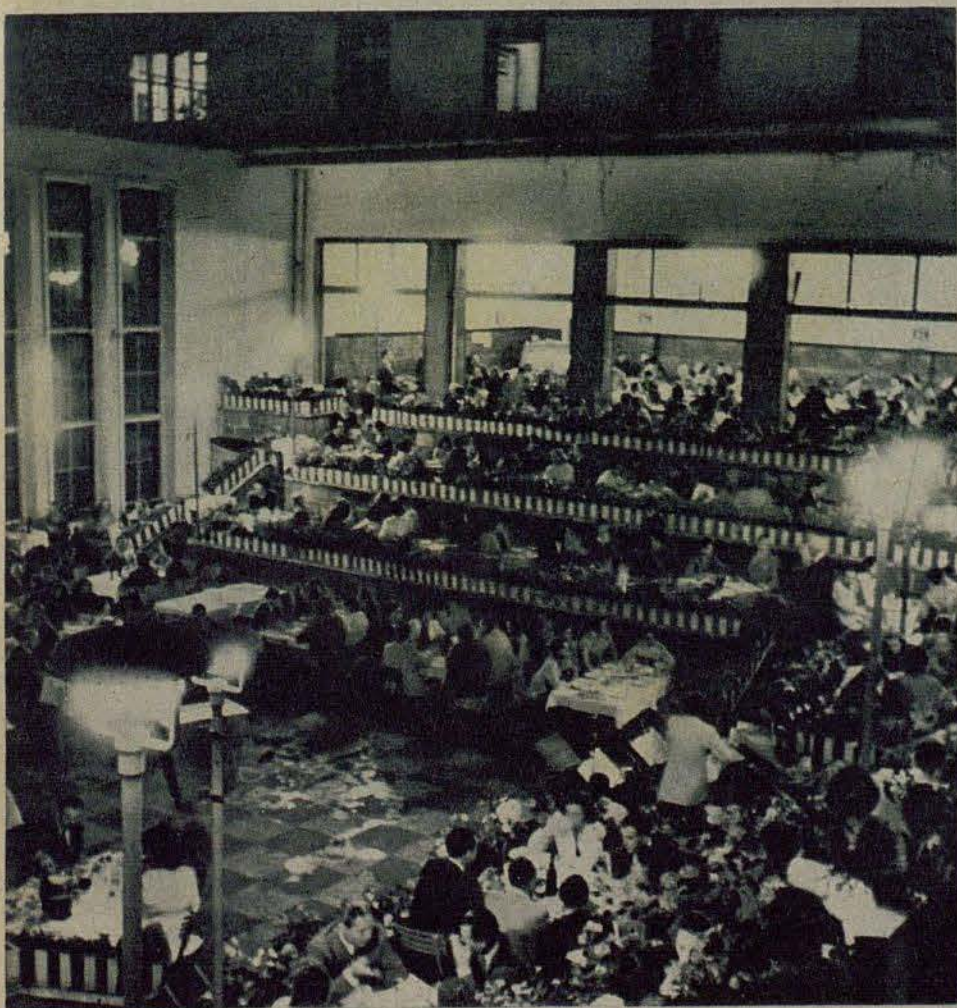
AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN W 62

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.



8 heures. Il était inutile de tirer une lampe électrique de ma malle et de la fourrer dans ma poche. Sofia est éclairée comme en temps de paix; partout brillent des lampes à arc et des réclames lumineuses, et les magasins sont illuminés. Moi qui arrive des villes obscures de l'ouest, je suis tout heureux de circuler dans une telle féerie. Je ne savais déjà plus ce qu'est une brillante artère la nuit. Cependant, Sofia a déjà connu plusieurs alertes aériennes et est prête à toute éventualité. Bordures de trottoirs et angles des maisons sont peints en blanc; des caisses de sable bouchent les soupiraux des caves; des casemates s'élèvent et des canons antiaériens se dressent dans toute la banlieue. Jusqu'à présent il n'y a pas eu de bombardement.



10 heures. Je me délecte du menu du Bulgaria-Garden. Voici le restaurant sélect de Sofia, avec son orchestre de jazz et sa salle de danse sous les lumières. J'ai mangé là un excellent poisson et des légumes variés à l'huile; pas de viande; il y en a peu, en général. On ne réclame des tickets que pour le pain, blanc et appétissant.

Minuit. En rentrant à l'hôtel, j'aperçois au-dessus des monuments de la ville les pinceaux blancs des projecteurs. C'est l'heure du couvre-feu. Les rues sont désertes. Seules les lampes à arc brûlent encore. Sofia est une ville sage, sans vie nocturne. Je suis alors rentré dans ma chambre où j'ai développé cette pellicule

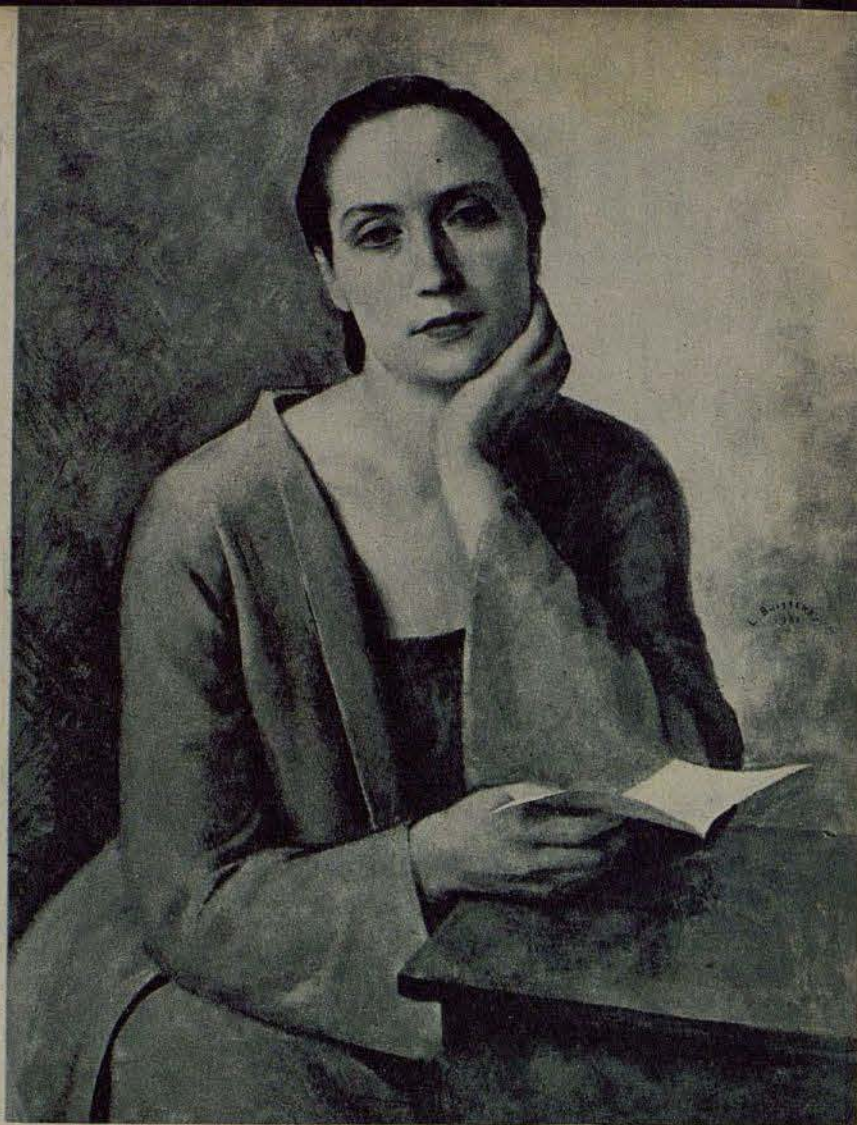




Six portraits, pris au hasard parmi une quantité innombrable, répondent à cette question: « Existe-t-il une physionomie européenne? »

← Est-ce un visage français?... Peut-être. En examinant de plus près on peut même dire: probablement. Mais si l'on demande: « Est-il européen? » ce portrait du maître Louis David répond: « Sans aucun doute ».

→ Un tout autre tempérament et, à ce qui semble, une tout autre nationalité. Et cependant, pour ce portrait du peintre belge moderne, Louis Buisseret, il faut répondre de même: européen.



← Cette œuvre d'un sculpteur italien contemporain, Bruno Innocenti, a été fort remarquée dans une exposition biennale, par sa facture très personnelle. Elle représente, sans aucun doute, une Italienne pleine de tempérament. Mais, pour l'observateur qui s'attache aux caractères généraux, ce visage est plus européen qu'italien.

→ Un peintre allemand moderne, le professeur Willy Jaekel, nous présente une Allemande de nos jours. Pour l'ethnographe, il sera facile d'établir à quelle race cette femme appartient; pour le profane, une seule chose est sûre: c'est une Européenne.



SONT-ELLES SŒURS?

EXISTE-T-IL UNE PHYSIONOMIE EUROPÉENNE?

C'EST à travers une période d'environ 2.500 ans que l'art s'est efforcé de fixer la physionomie de l'Européen. Elle s'est dégagée de divers éléments: d'abord du caractère individuel de l'antiquité primitive, avec ses mythes et ses légendes, puis de celui des territoires des grands empires de l'antiquité classique tendant à s'agglomérer de plus en plus, et enfin du caractère propre des nombreuses tribus prenant peu à peu conscience d'elles-mêmes pour s'unir et former les nations qui cons-

tituent aujourd'hui l'Europe. C'est de cette mosaïque de traits et de caractères innombrables, développés à travers les siècles, qu'est née la physionomie de l'Européen de nos jours.

Si, dans la multiplicité des caractères particuliers, laquelle fait justement une des grandes forces de l'Europe, il semble tout d'abord difficile de dégager ce qui est commun à tous, et si, trop attaché à ces traits particuliers, on perd le sentiment de l'ensemble et de son caractère dominant, il faut tenter de saisir le visage européen en l'observant d'un autre continent, de l'Asie, par exemple.

On verra alors, comment l'aspect des Latins et des Germains, des Méridionaux et des Nordiques se fond dans un ensemble, pour composer la race blanche européenne. Qui peut distinguer au premier coup d'œil et sans hésitation, l'Italienne de l'Allemande, la Française de l'Espagnole, lorsque leurs portraits s'offrent ensemble à notre vue, comme sur ces pages?

Les femmes qui ont servi de modèles aux grands peintres Botticelli et le Titien, Léonard de Vinci et Raphaël, Murillo et Le Gréco, Velasquez et Goya, Rubens et Van Dyck, Dürer et Holbein, Rembrandt et Frans Hals, toutes, malgré leurs traits individuels bien marqués, si on les regarde à travers les siècles et du point de vue de notre race, nous offrent un élément commun. Leurs visages sont comme ceux des enfants de mêmes parents, ayant hérité du même esprit. Et dans les visages, qui nous émeuvent encore profondé-



Ce visage d'une Grecque du IV^e siècle avant J.-C. s'offre à nous à travers le voile des siècles, étrange et quelque peu mystérieux, parce qu'il est intimement rattaché à son époque. Pourtant, c'est bien un visage classique européen.

ment, des femmes et des déesses créées par la main des grands artistes de la Grèce antique, tels que Myron, Praxitèle, Polyclète, et tant d'autres, et qui malgré l'usure et la marque des siècles ont gardé jusqu'à nous leur éternelle jeunesse, l'Européen d'aujourd'hui reconnaît toujours, avec surprise et ravissement, la physionomie immuable des femmes parmi lesquelles il vit et auxquelles il doit son existence.

→
Le double buste des princesses Louise et Frédérique de Prusse, par le sculpteur berlinois J. G. Schadow, nous montre un modèle de beauté classique, exécuté par la main d'un maître. Ces deux têtes de femmes portent nettement la marque de leur nationalité et pourtant, on reconnaît tout de suite que ce sont des Européennes.





Voilà comment furent joués pour la première fois les « Maîtres-Chanteurs », à Lyon. C'était en 1896, à une époque où le théâtre aspirait à l'illusionnisme historique le plus méticuleux. Un style semblable règne parfois, aujourd'hui encore, dans les représentations des opéras wagnériens en France.

WAGNER EN FRANCE

EN 1861, la représentation de « Tannhäuser » par Richard Wagner, à l'Opéra de Paris, minutieusement préparée par 164 répétitions, provoquait un scandale. Celui-ci avait été préparé par des aristocrates réactionnaires désireux de saisir cette occasion pour porter un coup à l'Empereur. Ayant entendu parler du mouvement artistique créé par Richard Wagner qui, jusqu'alors méconnu dans son pays, avait enflammé les esprits européens, Napoléon III avait, en effet, ordonné la représentation.

En même temps, une brochure sur « Tannhäuser », publiée à Paris, contenait les phrases suivantes : « Les gens qui se croient débarrassés de Wagner se sont réjouis beaucoup trop vite, nous pouvons le leur affirmer... En vérité, ils ne comprennent guère le jeu de bascule des affaires humaines et le flux et le reflux des passions. Aujourd'hui, la réaction est commencée, elle a pris naissance le jour même où la malveillance et la sottise, la routine et l'envie coalisées ont essayé d'enterrer l'ouvrage. » L'auteur de la brochure était Charles Beaudelaire.

Après cet échec de « Tannhäuser », les idées révolutionnaires de Richard Wagner sur l'art commencèrent à occuper les esprits des meilleurs parmi les jeunes Français. Ce fut un poète, Gérard de Nerval, qui, le premier, écrivit sur Wagner en France. En 1850, il avait entendu à Weimar, le « Lohengrin » dirigé par Liszt. Et plus tard, ce furent des poètes français qui, les premiers, se rendirent en pèlerinage sur la colline des festivals de Bayreuth lorsque le rêve de Wagner d'une scène nationale allemande se fut enfin réalisé : Villiers de l'Isle-Adam, Maurice Barrès et Judith Gautier, la fille du célèbre écrivain, qui devait avoir une influence si importante sur le créateur de « Parsifal ».

Mais c'était dans les dernières années de la vie de Wagner. Il est difficile de se faire aujourd'hui une idée de l'enthousiasme dont l'art de Richard Wagner enivra les jeunes artistes français, à partir de 1880. L'influence de Beethoven, au commencement du XIX^e siècle s'était limitée surtout aux musiciens. Wagner remuait, au contraire, toute une génération d'artistes : les musiciens furent les derniers à comprendre son art. Il leur fallut les célèbres concerts dans lesquels, dès 1881, Lamoureux jouait à Paris, des fragments des œuvres de Wagner, osant même, en 1884, interpréter la

partition musicale de « Tristan ». En 1887, la représentation de « Lohengrin » devait s'arrêter sous la grêle de pierres jetées sur le théâtre Eden par la foule parisienne, excitée par les partisans du général Boulanger. Cela renforça les fervents admirateurs. « Wagner apporte partout avec lui — comme l'a toujours dit Mathilde Wesendonk — la vie... et la révolution. »

C'était la révolution de l'idéalisme. Une vague puissante de nostalgie idéaliste grandissait dans la jeunesse française sous l'influence des émotions spirituelles causées par la défaite. Les jeunes Français étaient las du positivisme de Taine ou de Renan; ils étaient écœurés du naturalisme de Zola. Ils aspiraient à des sphères plus pures. Ils fuyaient la réalité, se réfugiaient dans les rêves et, tournant le dos au monde sensuel, ils se vouaient au symbolisme.

Wagner devint leur maître. Il était le prophète d'un art nouveau, unissant tous les autres d'une manière idéale. Il purifiait l'homme en le délivrant de la misère de son existence par la pitié et en lui donnant une conscience par l'amour. Wagner lui-même est le Graal. « Parsifal » devient l'expression par excellence des sentiments nouveaux et de la nostalgie naissante. Ayant méprisé la musique pendant de longues années, les poètes devinrent ses plus enthousiastes adorateurs. Comme la langue est pauvre en comparaison de l'immense puissance d'expression des mélodies, des mélodies du « dieu Richard Wagner » !

Mallarmé célébrait ce nouveau dieu dans un assez hermétique sonnet. Dans la musique et les pensées de Wagner, il trouva la confirmation des théories d'art qui l'occupaient depuis longtemps. La musique de Wagner, avec ses « leitmotiv » veut faire naître chez l'auditeur des associations inconscientes. Ainsi, la poésie de Mallarmé, libérée des chaînes de la logique, veut captiver le lecteur par la puissance symbolique des mots et non par leur propre sens.

Wagner devient, sinon le créateur, du moins l'un des plus puissants inspirateurs du mouvement français que l'on nomme « symbolisme ». Il ne s'agit ni dans la poésie, ni dans le drame, de ce qui est palpable, du véritable sens des mots ou de l'action réelle, mais de la substance symbolique de l'œuvre. Mallarmé l'exprime ainsi : « On ne dit pas, on suggère. »

Le centre du mouvement wagnérien en France était la « Revue wagnérienne ». C'était un document extrêmement intéressant de l'idéalisme littéraire créé en France par les idées de Wagner. La revue avait été fondée par Houston Stewart Chamberlain et Edouard Dujardin. Elle s'était imposé un triple but : faire connaître en France comme le « créateur d'une nouvelle forme d'art; combattre tout mouvement anti-wagnérien, surtout Saint-Saëns et les périodiques « Charivari » et le « Siècle », remplis de mordantes caricatures; enfin, provoquer en France une régénération de la production artistique par les idées wagnériennes.

Ce dernier but était particulièrement important. Il montrait que les wagnériens français ne préconisaient pas son imitation, comme on l'a souvent affirmé plus tard, mais qu'ils voulaient opposer à l'œuvre germanique de Wagner une œuvre d'origine française née de ses idées. Le wagnérisme et le nationalisme français ne s'excluaient point l'un l'autre.

Ce furent, en fin de compte, les musiciens français qui créèrent cette œuvre nationale. Ils étaient, eux aussi, beaucoup plus influencés par les idées générales et artistiques que directement par le style musical de Wagner — sauf Vincent d'Indy dont, au moins jusqu'à son « Fervaal », la musique dépendit également de celle de Wagner.

Dans son livre sur le compositeur allemand, d'Indy, lui-même, décrit l'es-

son que toute une génération de musiciens français doit à l'œuvre de Wagner : « C'est par la puissance de son génie qu'il a contribué au groupement de ceux de nos musiciens qui étaient sincèrement épris de leur art et sensibles à l'action des œuvres de beauté, provoquant ainsi, en France, l'éclosion d'une superbe école de symphonie et de musique de chambre; c'est son exemple qui a puissamment servi à relever, chez nous, le drame musical, tombé si bas. »

Cet essor commence avec les premiers opéras d'Indy et se continue avec Chausson et Chabrier, jusqu'au « Pelléas et Mélisande », de Debussy. Né de la volonté d'opposer au drame musical wagnérien une œuvre d'origine française, « Pelléas » représente en même temps le point culminant du symbolisme et le plus bel hommage qu'un maître français ait rendu au génie de Richard Wagner.

Dès 1890, l'œuvre de Wagner est adoptée en France également par le grand public. Vers la fin du siècle, l'Opéra de Paris ajouta ses principales œuvres à son répertoire. C'était l'approbation officielle.

Aujourd'hui encore, les représentations wagnériennes de l'Opéra et les interprétations des œuvres de Wagner par les grands orchestres, présentent la plus forte attraction de la vie musicale à Paris. Les ouvrages français sur Wagner sont innombrables. On continue à s'occuper sérieusement de



Une caricature de la première de « Tannhäuser » à Paris. En 1861, « Tannhäuser » fut présenté pour la première fois à l'Opéra de Paris, suivant le désir de Napoléon III. A la première, les membres « snobs » du Jockey-Club provoquèrent un scandale. Le prétexte fut l'absence d'un ballet au deuxième acte, auquel on était accoutumé dans l'opéra français. Il est vrai que Wagner avait composé, pour la représentation parisienne, le fameux ballet dans la montagne de Vénus, mais celui-ci se trouvait au premier acte et, à ce moment, les nobles membres du Club dinaient encore...

son œuvre, la concevant toujours non seulement comme un événement musical, mais conformément à la tradition française, comme un complexe spirituel.

L'un des plus beaux témoignages de l'actualité de Wagner en France, est sa biographie par Guy de Pourtalès, qui a été traduite en de nombreuses langues.

Méconnu une partie de la vie, comme le furent maints artistes français, Richard Wagner est devenu aujourd'hui le représentant par excellence de la musique allemande en France. L'enthousiasme qui, jadis, animait les milieux cultivés, s'est répandu dans le peuple entier. Le contrôleur de wagons-lits Roger Commault possède une des plus grandes collections de documents wagnériens en France. Et, souvent, des hommes ou des femmes de condition modeste m'ont dit, rayonnants d'enthousiasme : « ...quand je suis allé à Bayreuth...! »

Heinrich Strobel.

« Tannhäuser » en 1861 : un scandale; en 1895 : l'enthousiasme ! En 1895, la représentation de « Tannhäuser » à l'Opéra de Paris fut un grand succès. C'était 34 ans après le fameux scandale de la première. Le caricaturiste de l'époque souligne comiquement l'inconstance de ses compatriotes. Les originaux de ces illustrations se trouvent à l'Opéra de Paris qui a eu l'amabilité de les mettre à la disposition de « Signal ».



La beauté de la chevelure

par le traitement



Dralle

Birkton
Haarwasser

KHASANA

PERI

KHASANA

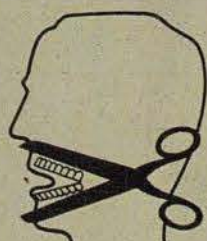
MARQUES MONDIALES
DE PRODUITS DE BEAUTÉ

Dr. Korthaus

DR. KORTHAUS FRANKFURT A.M.

PERI

B O H N



Instruments vivants

tel est le titre du documentaire connu qui montre l'importance des dents et les conséquences de leurs maladies. De même que nous utilisons et entretenons avec soin les couteaux et les ciseaux, par exemple, dont le rôle correspond à celui de nos incisives, de même devons-nous procéder avec nos dents. Demandez notre brochure explicative qui vous sera envoyée gratuitement „Gesundheit ist kein Zufall“, par la Chlorodont-Fabrik, Dresden N 6.

Chlorodont

vous indique comment entretenir vos dents.



MOUSON LAVENDEL

WHEN

Signal



A LISBONNE

Un
spectacle familial

Cliché de Léopold Fiedler